

189 vfig

172

LES AVENTURES
DE
MANDRIN

MÉLODRAME EN 4 ACTES ET 5 TABLEAUX

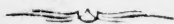
PAR

MM. ALPHONSE ARNAULT et LOUIS JUDICIS

Arrangé pour les Cercles de Jeunes Gens

PAR

J. G. W. MCGOWN



DN

2153

A647A94

1890

MONTREAL

1890

VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES AVENTURES
DE
MANDRIN

MÉLODRAME EN 4 ACTES ET 5 TABLEAUX

PAR

MM. ALPHONSE ARNAULT et LOUIS JUDICIS

Arrangé pour les Cercles de Jeunes Gens

PAR

J. G. W. MCGOWN

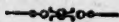


MONTREAL

1890

—
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.



MANDRIN, chef de brigands.
DE SIMIANE, capitaine de dragons.
DE BOISSEC, marquis d'occasion.
BEAUVOISIN, riche propriétaire.
PAUL, son fils, 15 ans.
LAMBERT, entreposeur des fermes, à Lyon.
DE MORVAL, vieux rentier.
LIONEL, son neveu, philanthrope à sa manière.
THOMAS, domestique de Beauvoisin.
PIÉTRO,
CHRISTOPHE, } brigands de la bande de Mandrin.
ROQUAIROL, }
LE DOCTEUR, }
TAUPIER,
CLIQUOT, aubergiste.
Un Brigadier de la maréchaussée.
Un Geôlier.
Un Notaire.
Bandits, Paysans, Dragons et Soldats de la maréchaussée.

L'action se passe dans la province du Dauphiné en 1755.

LES AVENTURES DE MANDRIN

ACTE I.

Premier Tableau.

Une place publique dans le village de Saint-Hilaire (Dauphiné). Aspect d'une foire. D'un côté, boutiques de marchands, tréteaux de saltimbanques et une auberge avec cette enseigne : " Au Dauphin couronné. Cliquot aubergiste." De l'autre, une tonnelle encadrée de pampres. Sous la tonnelle sont plusieurs tables occupées par des buveurs. Des paysans endimanchés circulent sur la place et s'arrêtent par groupes devant les tréteaux des saltimbanques.

SCÈNE 1ère.

CLIQOT, LE DOCTEUR, *déguisé en saltimbanque*,
TAUPIER, *en mendiant*, RUQUAIROL, *en ma-*
quignon, PIÉTRO, THOMAS, PAYSANS.

*Au lever du rideau, musique de parade, bruyante
et grotesque.*

LE DOCTEUR (*criant*) — Ceci, messieurs et mesdames, vous représente le portrait vivant de la bête de Gévaudan, cet animal monstrueux, colossal, phénoménal, qui dévore l'un après l'autre tous les chasseurs envoyés à sa poursuite, et que nul n'a pu voir encore. Remarquez sa construction

bizarre. Il a une tête de tigre, un corps de baleine et une queue de scorpion Ceci est son portrait vivant. Entrez ! Entrez ! suivez la foule !

THOMAS (*au saltimbanque*).—Pardon, monsieur, vous dites qu'on n'a jamais vu c't'animal-là?...

LE DOCTEUR.—Jamais, monsieur... sa vue seule, comme celle du basilic, suffirait pour donner la mort.

THOMAS.—Alors, comment donc qu'on a fait pour tirer son portrait ?

LE DOCTEUR (*à part*).—Cet imbécile n'est pas si bête qu'il en a l'air.

THOMAS.—Répondez.

LES PAYSANS.—Oui, oui, répondez !

LE DOCTEUR.—On l'a peint pendant son sommeil, un jour qu'il faisait nuit.

THOMAS.—Alors on l'a vu ?

LE DOCTEUR.—Non, puisqu'il faisait nuit.

THOMAS (*convaincu*).—C'est juste ! (*Rire des paysans. Reprise de la musique. Des paysans entrent dans la baraque.*)

CHRISTOPHE (*chantant et s'accompagnant de la guitare, habits déguenillés et cependant affectant l'élégance*).

Frais ruisseau qui murmure,
Feuillage, verts rameaux,
Fauvette à la voix pure
Et vous, petits oiseaux,
Taisez-vous !

A mon âme charmée
Tes chants, ma bien-aimée,
Sont plus doux !

LE DOCTEUR (*à part*).—Je connais cet organe enroué...

TAUPIER.—C'est celui de Christophe ; il a la

manie de faire des vers et de les chanter aux vieilles femmes... il appelle ça ses délassements poétiques.

LE DOCTEUR.—Ah ! te voilà, Taupier... Rien de nouveau ?

TAUPIER.—Rien... les badauds commencent à arriver..... (*Désignant l'auberge.*) Le lieutenant est là.

CLIQUOT (*sortant de l'auberge avec Roquairol*).—Eh ! dites donc, vous,... vous m'avez donné une pièce fausse.

ROQUAIROL (*accent normand*) —Moi !

CLIQUOT.—Oui, vous ; tenez, la v'là, elle sonne comme un bouton de culotte... écoutez...

ROQUAIROL.—Vous vous trompez

CLIQUOT.—Comment, elle n'est pas fausse ?...

ROQUAIROL.—Oui ! mais ce n'est pas moi qui vous l'ai donnée.

CLIQUOT.—Je n'ai pas reçu d'autre argent que celui-là... c'est vous qui m'étrenez aujourd'hui...

ROQUAIROL.—Alors, excusez, l'ami, j'ai été trompé moi-même, allez ! marchez ! en voici une autre.

CLIQUOT.—Merci... vous êtes un honnête homme.

ROQUAIROL.—Je m'en flatte.

CLIQUOT.—C'est que, voyez-vous, il y a tant de coquins dans notre bonne province de Dauphiné ! Vous habitez ce pays ?

ROQUAIROL.—Non, je sommes de Lisieux, en Normandie.

CLIQUOT.—N'est-ce pas une honte que la maréchaussée de la province, que le gouverneur du Dauphiné, que Sa Majesté Louis XV, que Dieu garde !... ne puissent nous délivrer de ce brigand qui infeste nos marchés de sa fausse monnaie.

ROQUAIROL.—De qui parlez vous ?

CLIQUOT.—Et ! de qui donc si ce n'est de ce coquin de Mandrin et de sa bande maudite ?

ROQUAIROL.—Ah ! ah !

CLIQUOT.—Tous les jours il se commet quelque vol dans notre village ; moi qui vous parle, monsieur, on m'a volé hier, dans ma propre poche, un écu de six livres.

THOMAS (*tâtant sa poche*).—Ils y sont encore !... Tiens, c'est une idée. (*Il enveloppe deux écus dans du papier et les glisse dans son soulier.*)

ROQUAIROL.—Ne m'en parlez pas, monsieur, il n'y a plus de sûreté pour les honnêtes gens. (*Il s'éloigne et se mêle à la foule.*)

TAUPIER (*s'approchant de Cliquot*).—La charité, s'il vous plaît, au pauvre aveugle ?

CLIQUOT.—Va-t'en au diable ! (*Se ravisant.*) Tiens, au fait, je puis être généreux sans qu'il m'en coûte rien... (*Lui donnant la fausse pièce.*) Voilà une pièce de quinze sous.

TAUPIER.—Merci... je la connais... filou !...

CLIQUOT.—Hein ? il m'insulte !

TAUPIER.—Abuser un pauvre aveugle !... fi !

CLIQUOT.—Aveugle ! et il a reconnu que la pièce était fausse !...

TAUPIER.—Si j'allais vous dénoncer, moi, pour émission de fausse monnaie ?

CLIQUOT (*effrayé*).—Plus bas ! plus bas ! Diable ! on ne plaisante pas avec ça !... tiens, voici une vraie pièce, tais-toi !

TAUPIER.—Je vous rendrai la monnaie... en bénédictions... (*Il remonte au fond.*)

CLIQUOT.—Aye ! aye ! la journée commence mal... (*Montrant Roquairol et Taupier.*) Ce ne sont pas des pratiques comme celles-là qui me rendront millionnaire.

CHRISTOPHE (*criant*). — La complainte du Juif-Errant, les aventures d'Héloïse et d'Abeillard... un sou !...

THOMAS (*à Cliquot*). — Monsieur l'aubergiste !... monsieur l'aubergiste !...

CLIQUOT. — Qu'y a-t-il ?

THOMAS. — Je suis chargé par mon maître de retenir la plus belle chambre de votre auberge pour lui et sa société.

CLIQUOT. — Comment s'appelle-t-il, ton maître ?

THOMAS. — Monsieur Beauvoisin.

CLIQUOT. — De la Côte Saint-André ?

THOMAS. — De la Côte Saint-André, oui.

CLIQUOT. — Je le connais, riche propriétaire !... Tous les ans il vient passer quelques heures à la fête de notre village ; bonne maison, mon garçon, bonne maison !

THOMAS. — Voici des arrhes que mon maître m'a données pour vous... (*Fouillant dans sa poche.*) Eh bien, qu'est devenu mon argent ?... Ah ! mon Dieu ! je suis volé !... que faire ?... que devenir ?...

CLIQUOT. — Ta douleur me touche, mon garçon... combien ton maître t'avait-il donné ?

THOMAS. — Deux écus de six livres, monsieur l'aubergiste !

CLIQUOT. — Tu diras que je les ai reçus, mon garçon. J'en fais mon affaire.

THOMAS. — Ah ! monsieur l'aubergiste... vous me sauvez la vie... mais vous, vous perdrez cette somme.

CLIQUOT. — Il faut bien faire quelques sacrifices pour s'attacher les bonnes pratiques ! (*Les paysans commencent à sortir de la baraque. A part.*) D'ailleurs je porterai ça sur la carte... avec ma pièce de quinze sous.

THOMAS (*à part, regardant son soulier*). — Quand

je serai seul, j'ouvrirai ma caisse et je prendrai mes deux écus. On aurait pu me les voler... c'est toujours ça de sauvé !...

CLIQUEOT.—Viens, mon garçon, nous allons tout préparer pour recevoir ton maître et sa société ; je veux en outre, leur réserver cette tonnelle pour qu'ils puissent jouir du coup d'œil de la fête... Sont-ils nombreux ?

THOMAS.—Cinq personnes en tout : d'abord monsieur Beauvoisin, monsieur Paul son fils, monsieur Lambert son oncle, monsieur le marquis de Boissecc et son jeune ami le comte Léoni.

CLIQUEOT.—Le marquis de Boissecc !... le comte Léoni ! Peste !... des personnes de qualité !... Je soignerai la carte. Viens boire un coup à la cuisine, mon garçon, en attendant l'arrivée de tes maîtres.

THOMAS (*à part*).—Brave homme ! ce n'est pas lui qui volerait un écu dans la poche de son prochain ! (*Ils rentrent. Sortie générale de la baraque sur la reprise de la musique. Les paysans s'éloignent peu à peu.*)

SCÈNE II.

ROQUAIROL, LE DOCTEUR, PIÉTRO, CHRISTOPHE,
TAUPIER, BANDITS déguisés.

ROQUAIROL (*poussant un cri particulier*).—Hou ! hou !

LE DOCTEUR (*répondant à ce signal*).—Hou ! hou ! (*Il se rapproche de Roquairol. Taupier, Piétro et plusieurs marchands répondent à ce cri et imitent les mouvements du docteur.*)

ROQUAIROL.—Enfin, ce bavard d'aubergiste et cet imbécile de valet sont rentrés dans leur trou.

CHRISTOPHE.—Trou est une expression basse et triviale qui ne peut figurer convenablement dans un hémistiche.

ROQUAIROL.—Au diable le pédant !

CHRISTOPHE.—Pédant ! moi ! un courtisan des muses !

ROQUAIROL.—Paix !... Dis donc, toi, docteur, as-tu préparé tes filets ?

LE DOCTEUR.—Je les ai jetés déjà, lieutenant. (*Faisant sonner des écus.*) Quelques goujons ont été pris, le reste est appâté.

ROQUAIROL.—Bien ! A toi, Piétro, les jeunes gars ! à toi, Taupier, les ivrognes ; à toi, Christophe, les vieilles femmes .. c'est ta spécialité.

CHRISTOPHE.—Je l'avoue : les ruines sont plus poétiques que les maisons neuves.

ROQUAIROL.—Videz les poches, coupez les bourses ; je vous accorde une demi-heure pour faire la moisson. Dans une demi-heure mon coup de sifflet vous préviendra qu'il est temps de déguerpir ; le rendez-vous est au château du Diable.

CHRISTOPHE.—O pénates ! O dieux lares !... vous allez donc revoir vos fils !

PIÉTRO.—Le chef est donc de retour ?

ROQUAIROL.—Non. Je l'attends ainsi que le marquis.

LE DOCTEUR.—Le marquis !... marquis d'occasion !...

ROQUAIROL.—D'occasion... c'est le mot... c'est par occasion qu'il a trouvé des titres dans la poche d'un gentilhomme que nous avons expédié il y a dix ans, en Italie.

TAUPIER.—Le chef s'absente bien souvent depuis quelque temps.

ROQUAIROL.—Ne faut-il pas qu'il étudie le terrain, qu'il prépare ses expéditions, qu'il vérifie

lui-même les renseignements donnés par le marquis ? qu'il s'occupe de nos intérêts enfin ?

LE DOCTEUR.—Je crois plutôt qu'il s'occupe de ses amours.

CHRISTOPHE (*déclamant*).—Amour, amour, tu perdis Troie !...

LE DOCTEUR.—Vous savez, chers collègues, que j'ai quelque peu étudié la médecine et que je suis assez bon physionomiste.

ROQUAIROL.—Oui, c'est pour ça qu'on t'appelle le docteur.

LE DOCTEUR.—Eh bien, j'ai remarqué que depuis quelque temps notre illustre chef est inquiet, préoccupé, ses absences sont plus fréquentes, plus longues ; par intérêt pour sa personne, je l'ai suivi plusieurs fois et j'ai de bonnes raisons pour croire qu'il est amoureux.

PIÉTRO.—Peux-tu me donner la preuve de ce que tu avances.

LE DOCTEUR.—Oui.

PIÉTRO.—Quand ?

LE DOCTEUR (*regardant au dehors et faisant un mouvement de surprise*).—A l'instant.

PIÉTRO.—Où cela ?

LE DOCTEUR.—Ici. Viens, de cet endroit, tu pourras tout entendre. (*Ils sortent d'un côté, pendant que Beauvoisin et les autres entrent de l'autre.*)

SCÈNE III.

BEAUVOISIN, PAUL, LAMBERT, puis THOMAS ET
CLIQUOT.

BEAUVOISIN.—Venez, venez mon cher beau-frère, nous sommes arrivés, voici l'auberge de ma

tre Cliquot, où cet imbécile de Thomas doit nous attendre... (*Appelant.*) Thomas ! Thomas !

THOMAS (*paraissant à la fenêtre*).—Monsieur !

BEAUVOISIN.—As-tu retenu cette chambre ?

THOMAS.—Oh ! oui, monsieur, et même cette tonnelle, qui vous appartient et sous laquelle vous pouvez vous asseoir.

LAMBERT.—Ma foi ! ce n'est pas de refus ; il y a une lieue au moins de la côte Saint-André à ce petit village de Saint-Hilaire. (*Appelant.*) Des chaises ?

BEAUVOISIN (*à Thomas*).—Eh bien, que fais tu là, sabre de bois ! n'entends-tu pas ?

THOMAS.—Oui, monsieur... j'entends bien que monsieur demande des chaises.

BEAUVOISIN.—Eh bien ! pourquoi ne descends-tu pas ?

THOMAS.—Impossible, monsieur.

BEAUVOISIN.—Comment, impossible ?

THOMAS.—Sans doute ; que m'a dit monsieur en m'envoyant ici ?

BEAUVOISIN.—De me faire garder une chambre à l'auberge du *Dauphin Couronné*, après ?

THOMAS.—Eh bien ! monsieur, je la garde.

BEAUVOISIN.—Comment, tu la gardes ?

THOMAS.—Oui, monsieur ; il paraît qu'il y a beaucoup de voleurs dans le pays, et pour être sûr qu'on ne vous la volera pas, je la garde moi-même.

BEAUVOISIN.—Imbécile ! veux tu descendre tout de suite !

THOMAS.—C'est bon, monsieur, c'est bon, ne vous fâchez pas. (*Ils disparaît.*)

LAMBERT.—Ce garçon n'a pas inventé la poudre.

BEAUVOISIN.—Il est bête comme un Auvergnat... mais il est dévoué... (*À Thomas qui entre suivi de Cliquot.*) Des chaises pour tout le

monde !... Ah ! vous voilà, monsieur Cliquot, nous dînerons ici, en plein air ; veuillez nous faire servir aussitôt que les deux personnes que nous attendons seront arrivées.

CLIQUOT.—M. le marquis de Boisse et son jeune ami le comte Léoni ?...

BEAUVOISIN.—Ah ! Ah ! vous connaissez ces messieurs, monsieur Cliquot ?

CLIQUOT.—Qui ne connaît monsieur le marquis de Boisse ? c'est le dernier représentant d'une des plus vieilles familles du Dauphiné.

BEAUVOISIN (*à Lambert*).—Vous entendez, beau frère ?

CLIQUOT.—Quant à M. le comte Léoni, il est l'ami de M. le marquis, c'est tout dire.

BEAUVOISIN (*bas, à Lambert*).—Vous entendez, beau-frère, vous entendez !... (*Haut.*) C'est bien, monsieur Cliquot, laissez-nous maintenant... (*À Thomas qui s'est assis.*) Eh bien ! que fais-tu là ?

THOMAS.—Je garde votre chaise, monsieur.

BEAUVOISIN (*lui donnant un coup de pied*).—Garde ceci pour t'apprendre le respect !... sabre de bois !... s'asseoir devant ses maîtres !...

THOMAS.—Ce n'était pas devant, monsieur, c'était derrière !... (*À part, en sortant.*) Ça vaut bien deux écus, ma conscience est tranquille.

LAMBERT.—Ah ça ! voyons, maintenant que nous voilà seuls, parlons un peu de vos projets, de vos plans pour le bonheur de votre fille, de votre chère Isaure... Depuis hier que je suis arrivé de Lyon, nous avons à peine eu le temps de causer... vous m'avez écrit que le moment était venu de songer sérieusement à la marier. Vous devez savoir que je n'ai pas quitté Lyon et mes importants travaux d'entreposeur de la ferme pour venir causer chiffons et dentelles ? Vous m'avez fait

l'honneur de me consulter sur le choix du mari, il est tout simple qu'il s'agit d'étudier le caractère du futur.

BEAUVOISIN.—Ma fille aimera l'homme que son père aura choisi.

LAMBERT.—Joli système !... Allons !... voyons, parmi les prétendants, quel est le meilleur parti. Si j'ai bien compris le sens de votre lettre, deux jeunes gens se présentent ; l'un s'appelle M. de Simiane, il est capitaine de dragons, de bonne famille, d'un caractère...

PAUL.—Chaimant !

LAMBERT.—Ah ! c'est ton préféré, celui-là ?

PAUL.—Je crois aussi que c'est le préféré d'Isaure, mais...

LAMBERT.—Mais ?...

PAUL.—Il n'est pas riche.

LAMBERT.—Qu'importe !... s'il est honnête, brave, instruit, il fera son chemin...

BEAUVOISIN.—Peut-être ; mais ne vaut-il pas mieux, beau-frère, choisir quelqu'un qui soit arrivé au but ?

LAMBERT.—Ah ! ah ! votre Italien, n'est-ce pas ? votre comte Léoni ? Eh bien ! parlons de lui ; aussi bien je ne serais pas fâché avant de me trouver en sa présence... car il vient nous rejoindre ici, m'avez-vous dit ?

BEAUVOISIN.—Oui, avec monsieur le marquis de Boisseac ; ils devraient même être arrivés.

LAMBERT.—Je ne serais pas fâché, dis-je, d'éclaircir certains doutes qui me sont venus à l'esprit.

BEAUVOISIN.—Des doutes, et sur quoi ?

LAMBERT.—Sur sa famille, sur sa position, sur sa fortune.

BEAUVOISIN.—Sa famille est une des plus nobles

de l'Italie, son père habite Sorrente ; sa fortune est immense !

LAMBERT.—Qui vous l'a dit ?

BEAUVOISIN.—Lui-même.

LAMBERT.—Qui vous l'a présenté ?

BEAUVOISIN.—Le marquis de Boissecc.

LAMBERT.—Et qui vous a présenté le marquis de Boissecc ?

BEAUVOISIN.—Le comte Léoni.

LAMBERT.—Belle caution !... (*Lambert, apercevant plusieurs hommes qui semblent l'écouter, s'arrête et les regarde fixement.*)

BEAUVOISIN (*à Christophe qui le salue profondément*).—Que voulez-vous ? (*Christophe, sans lui répondre, lui présente des chansons.*) Des chansons. (*Fouillant dans sa poche.*) Combien ?...

CHRISTOPHE.—Ah ! monsieur, je ne les vends pas... je les donne.

BEAUVOISIN (*à Lambert*).—Ce n'est pas cher !... (*Christophe. pendant ce temps, lui vole sa montre et son mouchoir ; il les met prestement dans sa poche ; mais Roquairol, qui s'est approché, les lui escamote aussitôt et s'éloigne vivement. Christophe court après lui.*)

BEAUVOISIN.—Mais enfin, mon beau-frère, le comte Léoni...

LAMBERT.—Léoni ! Léoni ! qui vous prouve que ce soit là son nom ? Ces nobles Italiens poussent comme des champignons. Celui-là vous a séduit par quelque chose d'étrange.

BEAUVOISIN.—C'est vrai !

LAMBERT.—Il ne s'habille pas comme tout le monde... il porte la moustache et parle guerre et batailles comme s'il avait commandé des armées... voilà du moins ce que vous m'avez écrit... Sont-ce là des titres bien sérieux, je vous le demande, pour

obtenir la main d'une jeune fille, et ne devriez-vous pas interroger le passé de cet homme ?

PAUL (*à son père*).— Comme il parle bien, mon oncle !

LAMBERT.— Je me résume et je vous dis : prenez garde d'avoir affaire à des intrigants.

BEAUVOISIN.— Ta ! ta ! ta !... Je sais ce que je fais... (*À Thomas.*) Voyons, et ce couvert ? (*On entend le bruit d'un carrosse.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DE BOISSEC ; puis CHRISTOPHE, TAUPIER, etc.

DE BOISSEC (*de la coulisse*). — Allons, maraud, ouvre la portière, étends le tapis, drôle !... Veux-tu donc que je macule de boue mes escarpins ?

LAMBERT.— Quel est ce bruit ?

BEAUVOISIN.— C'est le marquis... il descend de carosse... Voyez, mon frère, le brillant équipage !... Décidément, c'est un homme très honorable !...

LAMBERT (*entre ses dents*).— Ou un coquin fieffé !

DE BOISSEC (*au fond*).— Germain, rentre le carosse... Fontin, détèle les chevaux. (*Aux paysans et aux bandits.*) Bonjour, manants, bonjour. (*Apercevant Beauvoisin.*) Ah ! c'est vous, cher ami, désolé de vous avoir fait attendre ; mais les chemins sont impraticables... impraticables, c'est le mot. (*Regardant Lambert qui l'observe.*) Quel est ce monsieur ?

BEAUVOISIN (*avec empressement*).— Mon beau-frère, M. Lambert, entreposeur des fermes à Lyon, que j'ai l'honneur de vous présenter.

DE BOISSEC (*à part*).— Un employé de la ferme ! oh ! oh ! (*Haut.*) Monsieur est venu pour assister au mariage de sa nièce ?

LAMBERT. — Doucement, monsieur, doucement, ce mariage n'est pas décidé encore... Mon beau-frère ne voudra pas, par une précipitation coupable, faire peut-être le malheur de son enfant.

BEAUVOISIN (*bas*). — Prenez garde, mon frère, vous allez blesser le marquis.

DE BOISSEC. — Le malheur, monsieur, le mot est dur... Quand un homme comme monsieur le comte Léoni...

LAMBERT. — Encore faut-il avoir le temps de se bien connaître.

DE BOISSEC. — Mais il me semble qu'on nous connaît ici !...

LAMBERT (*à mi-voix*). — Trop peut-être !

BEAUVOISIN. — Mon frère !

DE BOISSEC. — Qu'est-ce à dire ? Une insulte, à moi, le marquis de Boissec ! Par mon épée ! si ce n'était l'amitié que je porte à votre famille...

LAMBERT (*froidement*). — Que feriez-vous, monsieur ?... vous me tueriez ? En effet, ce serait un moyen de faire connaissance, mais ce n'est pas là ce qui nous rendrait meilleurs amis.

PAUL (*bas, à Lambert*). — Allez toujours, mon oncle.

BEAUVOISIN. — Lambert, vous avez tort... vous croyez aveuglément aux méchants propos... J'aime, j'estime monsieur le marquis et vous me désobligez fort en parlant de la sorte.

DE BOISSEC (*à part*). — Ouais !... Cet homme est dangereux... Il faut à tout prix nous débarrasser de lui. (*Cherchant des yeux et apercevant Taupier.*) Ah ! voici mon affaire ! (*Il lui fait signe ; Taupier s'approche en tendant son chapeau. De Boissec lui jette une pièce de monnaie ; bas et rapidement.*) Cet homme nous gêne. (*Il désigne Lambert.*) Une querelle... un coup de couteau... Va !...

TAUPIER.—Merci bien, mon bon seigneur.

DE BOISSEC (*à Lambert*). — Je vois, monsieur, que l'on m'a noirci dans votre esprit ; ce n'est pas la première fois que je suis en butte à la calomnie... Mais cette fois, comme toujours, j'en triompherai... Si vous êtes un de ces hommes qui jugent sans passion, vous reconnaîtrez que l'on vous a indignement trompé, et vous regretterez, j'en suis sûr, les paroles un peu vives qui vous ont échappé.

BEAUVOISIN.—Tant de modération ! tant de noblesse ! ah ! mon frère ! mon frère !

LAMBERT.—J'ai peut-être été un peu loin, c'est vrai...

PAUL.—Mais non, mon oncle !...

LAMBERT.—Que voulez-vous ? je ne sais pas cacher mes impressions, et je vous avoue que j'arrive terriblement prévenu contre vous, monsieur le marquis, et contre votre protégé.

DE BOISSEC.—Convendez que c'est au moins de l'injustice, car le comte Léoni vous est inconnu.

LAMBERT.—Inconnu, c'est le mot. C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom, et pourtant j'ai habité l'Italie.

DE BOISSEC (*à part*).—Diable !

LAMBERT.—Mais j'écrirai... je m'informerai...

PAUL.—C'est cela, mon oncle, informez-vous...

LAMBERT.—Mais puisque votre convive ne vient pas, je propose de ne pas l'attendre plus longtemps... A table ! allons ! à table ! (*On s'assied.*)

TAUPIER (*jouant l'ivresse et heurtant rudement Lambert*).—Prenez donc garde, brutal !

LAMBERT (*se reculant*).—Que veut cet ivrogne ?

TAUPIER.—Ivrogne !... Je crois qu'il m'a appelé ivrogne... C'est une insulte, ça !...

LAMBERT (*le repoussant*).—Allons ! hors d'ici !

TAUPIER.—Il m'a frappé !... (*Il fait un signe,*

Roquairol, Christophe et plusieurs figures sinistres paraissent tout à coup.)

BEAUVOISIN. — Quels sont ces hommes ?

LAMBERT. — C'est un guet-apens !...

DE BOISSEC (*sans bouger de place*). — Je vole à votre secours.

PAUL (*voyant Taupier tirer son couteau*). — Mon oncle !...

TAUPIER. — Tiens ! voilà comment je me venge, moi !... (*Il lève son couteau.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LÉONI.

LÉONI (*arrêtant le mendiant et le renversant à ses pieds*). — Arrière, bandit !... (*Tous les hommes suspects font un mouvement et reculent d'un pas.*)

BEAUVOISIN. — C'est lui !

LÉONI. — Retirez-vous... je vous fais grâce de la vie... mais ne recommencez plus.

TAUPIER (*balbutiant*). — Certainement... si j'avais su... monseigneur...

LÉONI (*avec un geste impérieux*). — Allez !

DE BOISSEC (*à part*). — Le niais !... avec ses manières chevaleresques, il gêne les meilleurs plans. (*Sortie des paysans.*)

LAMBERT (*à Léoni*). — Permettez-moi de vous remercier... monsieur.

LÉONI. — Monsieur, vous êtes l'oncle de mademoiselle Isaure ?

LAMBERT. — Oui, monsieur.

LÉONI. — Votre main, monsieur... (*Lui prenant la main.*) Nous sommes quittes... mais vous avez un moyen de me rendre éternellement votre obligé.

LAMBERT.—Quel est-il, monsieur ?

LÉONI.—C'est d'employer votre influence à me faire obtenir la main de votre nièce. (*On s'assied autour de la table.*)

BEAUVOISIN (*bas, à Lambert*).—Qu'en dites-vous ?

LAMBERT.—Heu ! heu !

BEAUVOISIN.—Etes-vous revenu de vos préventions contre lui... et contre ce digne marquis ?

LAMBERT.—Contre lui, c'est possible... contre le marquis, c'est autre chose... J'ai remarqué tout à l'heure certains signes...

BEAUVOISIN.—Vous êtes fou, mon frère. (*Ils vont s'asseoir. A ce moment Thomas sort de l'auberge apportant un plat qu'il dépose sur la table.*)

CHRISTOPHE.—La superbe volatile...

ROQUAIROL.—Quel parfum !

LÉONI (*à Lambert*).—Puis-je vous demander maintenant, monsieur, quel était le motif de cette agression ?

LAMBERT.—Le sais-je moi-même... un ivrogne me heurte, je le repousse... il fait un signal, une bande d'hommes inconnus nous enveloppe... je vois un couteau levé sur ma poitrine... et...

DE BOISSEC.—Et vous êtes arrivé, mon cher comte, comme le *Deus ex machina*, pour changer le dénouement tragique en dénouement heureux. J'allais m'élancer... il était trop tard ; vous m'aviez volé une belle action... Ce diable de Léoni, il faut toujours qu'il vole quelque chose.

BEAUVOISIN.—Savez-vous qu'un moment j'ai eu peur... en vous voyant entouré de ces figures sinistres... je me suis cru au milieu de la bande de Mandrin !

DE BOISSEC.—Vertu-choux ! la bonne plaisanterie... Ah ! ah ! ah !

BEAUVUISIN. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire et j'en suis encore tout... altéré... Thomas ! du vin !... beaucoup de vin.

THOMAS. — Voilà, monsieur, voilà ! (*Apportant six bouteilles.*) C'est lourd ! c'est lourd !... (*A mesure qu'il marche, chaque bandit lui vole une bouteille.*) On s'y fait... cependant... on s'y fait ! (*S'apercevant qu'il ne reste qu'une bouteille dans le panier.*) Oh ! c'est étonnant !

BEAUVOISIN. — Qu'y a-t-il ?

THOMAS. — Les bouteilles ont fui, monsieur.

BEAUVOISIN. — Imbécile !...

DE BOISSECO. — Moi, je vais bien vous étonner, mais je ne crois pas à Mandrin... Mandrin est un mythe, une fiction, un rêve... C'est le croquemitaine du brigandage, il n'a jamais existé que dans l'imagination des vieilles femmes, des enfants et des poltrons ; personne ne l'a vu.

LAMBERT. — Vous vous trompez, monsieur ; je l'ai vu, moi !

LÉONI ET DE BOISSECO (*faisant un mouvement de surprise*). — Vous !

LAMBERT. — C'était la nuit dernière, le coche qui m'avait amené de Lyon s'était arrêté à Beau-repaire pour relayer et faire reposer les voyageurs. J'avais une heure environ à attendre, je voulus en profiter pour rendre visite à un vieil ami... il n'était que dix heures du soir ; j'espérais le trouver encore debout, sa maison était située à l'extrémité de la ville : en m'approchant de cette habitation mon oreille fut frappée de cris confus, de détonations, de clameurs sauvages, je m'élançai en avant, suivi de plusieurs habitants de la ville réveillés en sursaut... Quand nous arrivâmes, j'aperçus, aux lueurs de l'incendie, des hommes qui fuyaient, et, parmi ces hommes un personnage

qui paraissait être leur chef ; il était armé jusqu'aux dents, portait un large chapeau orné d'une plume, et la vive clarté des flammes jetait sur son visage, encadré de longs cheveux noirs, de sinistres éclairs... ce visage me frappa... Tenez ! c'est étrange, mais ce visage avait quelques traits de ressemblance avec le vôtre, monsieur le comte.

LÉONI (*riant*) — Avec le mien !

DE BOISSEC. — Vertu-choux ! la comparaison est originale !

LÉONI. — Mais qui vous a dit que cet homme fût Mandrin ?

LAMBERT. — Qui ? Mon pauvre ami Benoist que je trouvai percé de vingt coups de poignard ; et qui me donna le signalement et me dit le nom du misérable qui l'avait assassiné.

BEAUVOISIN. — Mais quel était le motif, le mobile de cet assassinat ?

LAMBERT. — Le sais je ? la cupidité, un besoin féroce de répandre le sang.

DE BOISSEC. — Benoist ? Benoist ? c'était un entreposeur de la ferme ce me semble ?

LAMBERT. — Oui !...

DE BOISSEC. — Palsembleu ! voilà le motif tout trouvé !... On prétend que Mandrin a voué une haine implacable aux employés de la ferme.

LÉONI (*avec une sombre énergie*). — Oui.

LAMBERT. — Pourquoi ?

LÉONI. — Parce que... dit on... son père, pauvre contrebandier, est tombé sous les balles de ces misérables.

LAMBERT (*se levant, vivement*). — Arrêtez ! monsieur, vous ignorez devant qui vous parlez... j'appartiens à l'administration de la ferme.

LÉONI (*vivement, surpris*). — Vous ?

LAMBERT. — Je suis entreposeur à Lyon, et mon

devoir est de ne pas laisser parler ainsi de bons et fidèles serviteurs de Sa Majesté.

LÉONI.—Ah !

DE BOISSEC (*bas à Léoni*).—Comprends-tu maintenant pourquoi Taupier voulait jouer du couteau ?

LÉONI (*bas*).—Partie remise. (*Haut.*) Vous avez mal interprété le sens de mes paroles, monsieur,... je répétais les propos des bandits... mais je suis loin de partager leurs préventions... La ferme, monsieur, la ferme ! où en serions-nous sans cette admirable institution !

BEAUVOISIN.—A la bonne heure ! vous voyez que vous vous entendez à merveille. (*On entend un signal au dehors.*)

DE BOISSEC (*bas*).—Le signal d'alerte ! que se passe-t-il ?

LÉONI (*bas*).—Il faut voir... (*Haut.*) Marquis, avez-vous donné des ordres pour le départ ? ces messieurs ont témoigné le désir de faire une promenade dans la forêt.

DE BOISSEC.—Vous m'y faites penser ; mon carosse est à leur disposition, je vais faire atteler.

LÉONI.—Et moi, je vais faire seller mon cheval, je vous servirai d'escorte ; par le temps qui court, ce n'est pas une précaution inutile... Cinq minutes, et tout sera prêt. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

BEAUVOISIN, LAMBERT, PAUL, THOMAS.

BEAUVOISIN.—Eh bien, beau-frère, convenez que le comte Léoni est un jeune homme charmant, et que le marquis est véritablement un grand seigneur. On ne saurait faire un meilleur choix.

LAMBERT.—Il me semble que M. de Simiane, lui aussi, porte un beau nom... donnez-vous le temps...

PAUL.—Mon oncle a raison, rien ne presse. M. de Simiane, d'après la lettre qu'il vous a écrite, doit arriver aujourd'hui ou demain dans le pays ; sa lettre fait pressentir un changement dans sa position, dans sa fortune, peut-être ; attendez quelques jours... (*Bruit dans la coulisse.*)

BEAUVOISIN.—Qu'y a-t-il ? Je ne me trompe pas c'est bien lui. Parbleu ! Mon frère, vous pourrez tout à l'heure faire votre choix entre les deux prétendants à la main d'Isaure ; car soit hasard, soit préméditation, voici M. de Simiane qui arrive à point nommé pour établir la comparaison...

PAUL.—M. de Simiane !

BEAUVOISIN.—Lui-même !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DE SIMIANE, UN DRAGON *le suit.*

DE SIMIANE.—Monsieur Beauvoisin !... monsieur Paul !... quelle heureuse rencontre... (*Saluant Lambert.*) Monsieur !

BEAUVOISIN.—Monsieur Lambert, de Lyon, mon beau-frère.

DE SIMIANE (*allant à Lambert*).—Ah ! monsieur, j'ai si souvent entendu mademoiselle Isaure faire votre éloge que je suis fier de serrer la main royale de l'homme que je regarde comme son second père.

LAMBERT (*flatte*).—Monsieur !... (*Bas à Paul.*) Il est charmant.

PAUL.—N'est-ce pas ?...

BEAUVOISIN (*à De Simiane*).—A quel heureux

hasard devons-nous votre présence dans ce village ?

DE SIMIANE.—Ce n'est point au hasard ; j'ai sollicité moi-même une mission dans le Dauphiné. Je n'ai pas besoin de vous dire les motifs qui m'y attirent... vous les devinez, n'est-ce pas ?

BEAUVOISIN.—Oui, oui, nous causerons de cela...

DE SIMIANE.—Ah ! monsieur, j'étais si impatient d'arriver, que n'ai pas eu la force de me résigner aux lenteurs de la route ; j'ai piqué des deux à quelques lieues de ce village, après avoir confié ma compagnie à mon lieutenant, et je me dirigeais à franc étrier vers la Côte Saint André quand votre présence...

BEAUVOISIN.—Votre compagnie ! Comment ! vous venez nous rendre visite à la tête de votre compagnie ?

DE SIMIANE (*riant*).—C'est la vérité !... le roi a daigné me confier le soin de purger la province des bandits qui l'infestent... une promesse d'avancement même m'a été faite, si je parviens à m'emparer du célèbre Mandrin.

ROQUAIROL (*qui a écouté, sortant vivement*).—Ah !...

LAMBERT.—C'est une mission périlleuse, mais honorable, monsieur ; délivrer la société d'un pareil monstre, c'est rendre service à l'humanité, et Sa Majesté ne saurait trop récompenser le succès d'une pareille entreprise.

DE SIMIANE.—Oh ! je réussirai, je le jure !

BEAUVOISIN.—Je vous félicite, monsieur, de l'honneur qui vient de vous être accordé, mais le succès est au moins problématique, et jusque là rien n'est changé dans votre position.

DE SIMIANE.—Pardon !... j'ai fait un héritage.

BEAUVOISIN (*vivement*).—Vous !

DE SIMIANE (*riant*).—J'ai oublié de vous parler de cela... Etourdi !... je devrais savoir pourtant que c'est une nouvelle importante pour de grands-parents... Que voulez-vous ? je n'ai jamais pu apprendre l'arithmétique, moi ! et j'aimerais votre fille, le chiffre de sa dot fût il tout simplement un zéro.

LÉONI (*qui vient de rentrer et qui écoute au fond*).—Ouais ! un rival !

DE SIMIANE.—Comme je vous le disais, j'ai fait un héritage, oh ! bien modeste, si j'en juge par les renseignements que j'ai pris hier à Vienne. Un oncle, ancien procureur au Parlement, mort il y a six mois, m'a institué son légataire universel ; l'héritage se compose de cinq ou six mille livres en espèces et d'un vieux château situé au beau milieu de la forêt de Flachères, à quelques lieues à peine de ce village.

BEAUVOISIN.—Comment nommez-vous ce château ?

DE SIMIANE.—Jadis on l'appelait le château de Valvans, mais depuis la mort de mon oncle, qui habitait seul ce vieux manoir, les paysans des environs, effrayés de prétendues apparitions, d'histoires de fantômes, de revenants, l'ont appelé autrement ; ils le nomment...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉONI.

LÉONI (*s'avançant*).—Le château du Diable.

DE SIMIANE.—C'est cela, le château du Diable !... Mais, pardon, monsieur, vous connaissez cet antique manoir ?

LÉONI.—Oui, monsieur.

BEAUVOISIN (*à De Simiane*). — M. le comte Léoni, un de nos amis.

DE SIMIANE.—Pardon, monsieur, vous m'obligerez fort en me disant quelle est la valeur de ma propriété et pourquoi l'on s'est permis de la débaptiser.

LÉONI.—C'est un vieux castel féodal dont les tours menacent ruine, sombre, isolé, inhabitable, sa valeur est peu considérable, ses revenus sont presque nuls.

DE SIMIANE (*riant*).—Merci ! le portrait n'est pas flatteur.

LÉONI.—Quant à ce nom qui lui a été donné, ce n'est pas sans quelque raison.

DE SIMIANE.—Eh quoi, monsieur le comte, vous croyez à ces histoires de bonnes femmes ?

LÉONI.—Je crois aux apparitions surnaturelles, oui, monsieur ; le monde créé ne s'arrête pas aux limites du monde visible. De même qu'il y a des animaux si petits qu'ils échappent à notre vue, ne peut-il y avoir aussi des corps si diaphanes qu'ils deviennent invisibles, excepté dans de certains moments, à de certaines heures et dans de certaines conditions ?

BEAUVOISIN (*un peu effrayé*).—Oui... oui... cela peut être.

DE SIMIANE.—Allons donc, monsieur le comte, vous voulez rire. Parbleu ! si j'osais vous proposer un moyen d'éclaircir vos doutes et les miens, car je commence à trembler pour mon héritage... je vous dirais : la soirée est superbe... la forêt est pleine d'ombre et de fraîcheur... à défaut d'aventures surnaturelles, je puis vous offrir une délicieuse promenade... allons visiter le château de mon oncle.

LAMBERT.—C'est une idée !...

PAUL.—M. le marquis de Boissec, un ami de M. le comte a bien voulu nous proposer son carrosse...

LAMBERT.—Nous allions errer au hasard dans la forêt, voici un but.

BEAUVOISIN (*bas*).—Y pensez-vous, mon frère, un lieu hanté par des esprits, je n'irai pas.

THOMAS.—Non, monsieur... ce n'est pas notre place...

LÉONI.—Je vous ai prévenu du danger, libre à vous de le braver.

PAUL.—Oh ! je n'ai pas peur, moi !

DE SIMIANE (*appelant un dragon*).—Lombard, tu attendras ici M. de Lorsay, mon lieutenant, et tu lui diras que je vous rejoindrai ce soir à la Côte Saint-André.

LOMBARD.—Oui, mon capitaine.

DE BOISSEC.—Le carrosse est à vos ordres, messieurs.

BEAUVOISIN.—Viens avec nous, Thomas, tu monteras sur le siège avec le cocher... plus nous serons nombreux, moins nous aurons de dangers à courir.

THOMAS (*tremblant*).—Des dangers... permettez, monsieur, chaque visiteur courant un danger, plus il y aura de visiteurs, monsieur, plus il y aura de dangers courus.

LAMBERT.—Poltron !

BEAUVOISIN.—Si nous emportions des armes ?

DE SIMIANE (*souriant*).—J'ai mon épée ; d'ailleurs il est probable que nous n'aurons à lutter que contre les hiboux et les chauves-souris.

THOMAS.—Je frémis.

LAMBERT.—Partons. (*Ils sortent par le fond. Léoni va les suivre, il aperçoit Piétro.*)

SCÈNE IX.

LÉONI, PIÉTRO, BANDITS.

LÉONI (*à voix basse*).—Par ici, Piétro.

PIÉTRO.—Présent !

LÉONI.—Tu vois ces gens qui montent en carrosse, ce sont des imprudents qui veulent visiter le château du Diable... il faut qu'ils trouvent les habitants prêts à les recevoir... Comprends-tu ?

PIÉTRO.—Oui.

LÉONI.—Le marquis va les égarer dans la forêt... tu as une heure pour tout disposer...

BEAUVOISIN (*de la coulisse*).—Allons, monsieur le comte, allons. En route ! en route !...

LÉONI.—Me voici... (*Bas.*) Va !... de la prudence... de l'adresse ! (*Il sort.*)

PIÉTRO (*après avoir fait signe aux bandits d'approcher*).—Camarades, voyez ce carrosse qui s'en va là-bas. Il contient des curieux indiscrets qu'il s'agit de dépister... L'ordre du chef est que nous nous rendions tous sans tarder au château du Diable !

TOUS LES BANDITS (*à voix basse*).—Au château du Diable !!! (*Ils sortent.*)

PIÉTRO (*seul*).—Oui, je l'ai bien entendu : le chef pousse l'audace jusqu'à vouloir épouser cette innocente jeune fille. Ce malheur, je l'avais senti en voyant les assiduités du chef dans cette maison où, il y a trois ans, j'ai été accueilli avec tant de compassion et de charité, alors que traqué par les gendarmes du Piémont je me réfugiais dans ce pays. Blessé, expirant de fatigue et de besoin, je m'étais évanoui sur la route ; j'aurais fini là ma misérable carrière si je n'avais été

recueilli par mademoiselle Isaure, cet ange de bonté et sa charitable mère qui eurent pitié de mes souffrances. Après deux mois de soins vigilants et assidus, je fus rendu à la santé ; je quittai cette maison si hospitalière en jurant à mes bienfaiteurs une éternelle reconnaissance. Il est peut-être en mon pouvoir aujourd'hui d'empêcher un malheur irréparable de fondre sur mes bienfaiteurs. Ce malheur, cette honte, je l'écarterai de leur tête, ou je mourrai à la tâche !

RIDEAU.

ACTE II.

Deuxième Tableau.

Le théâtre est divisé en deux compartiments. A gauche une grande salle garnie de vieille tapisserie. A droite, au premier plan, une vaste cheminée sculptée, au deuxième plan, une porte ; au fond, une fenêtre ouvrant sur la campagne. Au fond, à gauche, une porte secrète, ou une autre porte.

SCÈNE 1ère.

Dans le compartiment de gauche.

ROQUAIROL, CHRISTOPHE, TAUPIER, LE DOCTEUR,
BANDITS.

Il fait nuit, commencement d'orage. Au lever du rideau on entend un signal au loin.

ROQUAIROL (*entrant*). — Nous voici arrivés... entrez dans le souterrain, préparez les suaires, les linceuls, allûmez les torches, graissez les trappes et les portes secrètes. Vous autres, restez avec moi et veillez.

UN BANDIT.— Il y a donc du nouveau, monsieur Roquairol ?

ROQUAIROL.— Des visiteurs indiscrets qu'il s'agit de guérir de la curiosité, ce péché, le plus dangereux de tous... pour nous. Apportez un tambour.

LE DOCTEUR.— Vous voulez battre la caisse, lieutenant ?

ROQUAIROL.— Docteur, mon ami, tu n'es qu'un âne. Ce tambour va me servir pour une expé-

rience scientifique. (*Au bandit qui apporte le tambour.*) Bien ! dépose-le ici... Maintenant donnez-moi un verre plein d'eau.

TAUPIER.—Vous allez boire de l'eau, lieutenant ?

ROQUAIROL.—Eh donc !... Un savant de mes amis m'a affirmé ce matin que ce verre plein, posé sur un tambour, pouvait remplacer la meilleure sentinelle... Au moindre bruit, ce bruit fût-il insaisissable à l'oreille, ce tambour fera entendre de sourds grondements, au moindre tressaillement de l'air ou du sol, cette eau frémera... avertissement précieux dont je vais faire l'essai à l'instant même. (*A Christophe qui entre.*) Eh bien ! Christophe, tu descends de l'observatoire ? qu'as-tu vu ? qu'as-tu entendu ?...

CHRISTOPHE.—Rien, lieutenant... aussi loin que la vue peut s'étendre, je n'ai aperçu que les allées désertes, je n'ai entendu que le cri des oiseaux ou le murmure de l'eau... il est vrai que les voiles de la nuit commencent à s'étendre sur la nature assoupie... et que l'orage gronde au lointain vaporeux et sombre !

LE DOCTEUR.—Ce diable de Christophe... toujours poétique dans ses expressions, toujours recherché dans sa mise !

CHRISTOPHE (*jouant avec ses manchettes déchirées*).—Je me souviens encore d'avoir fréquenté la bonne société... Ah ! c'est la fatalité qui m'a fait ce que je suis... je devrais marcher de pair avec M. de Voltaire... Au lieu de cela, je ne suis qu'un misérable bandit, comme vous.

LE DOCTEUR.—Dis donc, M. de l'Empyrée, si tu voulais bien être plus respectueux pour tes collègues.

CHRISTOPHE.—Vous, mes collègues !... amère dérision !... jeu du destin cruel !... c'est vrai, vous

êtes mes collègues, comme les compagnons d'Ulysse étaient les collègues de ce héros.

ROQUAIROL.—Voyez, cette eau vient de frémir... elle s'agite encore... écoutez... (*Bruit au dehors.*) Alerte ! les voici !... chacun à son poste... (*Coup de tonnerre.*) Ah ! ah ! le tonnerre !... Allons ! allons, grâce à l'orage, notre tâche sera facile. (*Ils sortent*)

SCÈNE II.

BEAUVOISIN, PAUL, LAMBERT, LÉONI, DE SIMIANE, THOMAS.

DE SIMIANE, (*entrant, suivi de Thomas qui porte une lumière*).—Eh bien, vous voyez que ce château est absolument comme les autres ; un peu plus vieux, un peu plus délabré, peut-être, mais au fond un honnête château de procureur, dans lequel il ne se passe que des choses fort naturelles.

LAMBERT.—C'est vrai !...

BEAUVOISIN.—Naturelles !... hé !... Trouvez-vous naturelle la soudaine disparition du marquis de Boisseç ?... A peine avons-nous franchi le pont-levis, il était à mes côtés, je me retourne,... plus personne...

LÉONI.—En effet cette absence commence à m'inquiéter.

DE SIMIANE.—Bah ! il se sera arrêté pour admirer le site qui est superbe, vu surtout à la lueur des éclairs... il va nous rejoindre, en riant lui-même de nos frayeurs... Regardez donc, messieurs, la belle chose qu'un orage !... lorsqu'on est à l'abri.

BEAUVOISIN.—Oui,... oui !... c'est magnifique !... Mais comment ferons-nous pour regagner la Côte

Saint-André !... la pluie tombe par torrents... les routes seront impraticables.

DE SIMIANE.—Acceptez l'hospitalité que vous offre le seigneur de ce castel... j'ai aperçu en entrant ici une chambre en assez bon état ; M. Lambert, Paul et M. Beauvoisin coucheront dans cette pièce... monsieur le comte et moi nous nous installerons ici, et nous garderons l'entrée... puis, demain, quand le soleil aura séché les mauvais rêves, nous partirons gais et dispos.

LAMBERT.—Qu'en dites-vous, Beauvoisin ?

BEAUVOISIN.—Passer la nuit ici... ma foi, non... j'aime encore mieux affronter les fondrières.

THOMAS.—Oh ! comme monsieur a raison !

LAMBERT.—Vous n'y pensez pas... par un temps pareil !... (*Bas.*) Et puis, la forêt n'est pas sûre...

BEAUVOISIN.—Diable ! que faire ?...

PAUL.—Rester où nous sommes, mon père... quelques heures sont bientôt passées... il n'y a rien à craindre...

LAMBERT.—Rien absolument... Monsieur de Simiane, nous acceptons l'hospitalité que vous nous offrez dans le manoir de vos aïeux.

BEAUVOISIN.—Permettez !... permettez !...

LAMBERT.—Que diable, mon beau-frère, vous ne pouvez vous montrer plus difficile que les autres... et puisque tout le monde accepte... Allons, venez prendre possession de votre appartement... et laissons ces messieurs s'installer ici. Demain, au point du jour, je me charge de réveiller tout le monde.

BEAUVOISIN.—Je ne dormirai pas.

THOMAS (*à part*).—Ni moi.

LAMBERT.—Au revoir, messieurs...

DE SIMIANE.—Bonne nuit ! (*Ils sortent par la gauche, Léoni disparaît par la porte secrète.*)

SCÈNE III.

THOMAS.—Pardon, monsieur...

DE SIMIANE.—Que veux-tu, mon garçon ?

THOMAS.—Vous avez bien pensé à veiller sur M. Beauvoisin, M. Paul et M. Lambert, mais moi, monsieur, vous m'avez oublié.

DE SIMIANE.—Comment ?...

THOMAS.—Qui est-ce qui veillera sur moi ?

DE SIMIANE.—Eh bien ! tu resteras ici, avec nous...

THOMAS.—J'aimerais mieux être avec ces messieurs...

DE SIMIANE.—Hein ?

THOMAS.—Je vais vous dire, voyez-vous, je suis un être faible, moi,... je suis nerveux... et la moindre émotion... Enfin, j'aimerais mieux être gardé que de garder les autres.

DE SIMIANE.—Poltron !... Tiens, allume du feu dans cette cheminée pour te distraire.

THOMAS.—Aller chercher du bois ! Vous laisser seul... non, monsieur, non, je ne vous quitterai pas !

DE SIMIANE.—Tu n'as pas besoin de sortir ; prends ces vieux meubles...

THOMAS.—Oh ! comme ça ! (*Il brise un escabeau et allume du feu.*)

DE SIMIANE (*s'asseyant sur un grand fauteuil*).—Ah ! j'avoue qu'on est bien dans ce fauteuil... je suis un peu fatigué !... Dix lieues à franc étrier... je céderais volontiers au sommeil, si je n'avais le plaisir de votre société, monsieur le comte. (*Se retournant.*) Tiens, il n'est plus là.

THOMAS.—Il y a de la magie, monsieur... tout le monde disparaît dans ce château... on nous prend pour des muscades... nous tour viendra.

DE SIMIANE.—Le comte s'est mis à la recherche du marquis, sans doute ; ah ! c'est étonnant comme ce feu m'endort... mes paupières se ferment malgré moi... tu me reveilleras à la moindre alerte !

THOMAS (*à voix basse*).—Il va dormir ! Ah ! mais non !... Monsieur... Monsieur !

DE SIMIANE.—Qu'y a-t-il ?

THOMAS.—Entendez-vous ?

DE SIMIANE.—C'est l'orage... tiens... place mes pistolets à portée de ma main... Si les fantômes viennent nous visiter... c'est avec cela que nous engagerons la conversation...

THOMAS.—Des armes !... un homme qui dort... un vieux château... des vieux murs... des vieilles tapisseries... des vieux meubles... et le silence... partout... c'est effrayant !... Ah ! le feu va s'éteindre... ranimons-le... (*Il s'agenouille près du feu et se met à souffler en chantonnant pour se donner du courage. Pendant ce temps, un pan de la tapisserie se soulève, un fantôme s'approche de Simiane, ôte les amorces des pistolets et les replace près de lui ; il lui enlève aussi son épée et disparaît sous la tapisserie.*)

THOMAS (*se retournant*).—Hein !... j'ai cru entendre... non,... c'est le vent... ou c'est monsieur qui ronfle... (*On entend de sourds gémissements, des bruits de chaînes et des hurlements lointains.*) Ah ! mon Dieu !...

DE SIMIANE (*s'éveillant*).—Qu'est cela ?... (*Élevant la voix.*) C'est une plaisanterie sans doute... (*Le bruit redouble.*) Encore ! Vive-Dieu ! je suis curieux d'avoir le mot de cette énigme.

THOMAS.—Allons-nous-en, monsieur ; moi, je ne suis pas curieux.

DE SIMIANE.—C'est de ce côté !... (*Il veut*

s'élancer vers la porte latérale. Un spectre, couvert d'un suaire, paraît sur le seuil et lui barre le passage.)

THOMAS (*poussant un cri*).—C'est le diable !...

DE SIMIANE (*armant un pistolet*).—Parbleu ! je vais savoir si ce spectre est une ombre ou un corps !... (*Il tire, le coup ne part pas.*) Ah ! mon épée !... ils m'ont pris mon épée... n'importe... je vais... (*Au moment où il va s'élancer, des fantômes armés de torches et traînant des chaînes débouchent de toutes les issues, s'emparent de Simiane, le baillonnent et l'entraînent par la porte secrète.*)

DE SIMIANE (*se débattant*).—Misérables !... misérables !

THOMAS (*tombant à genoux*).—Grâce, seigneurs démons ! grâce ! oui, je suis en état de péché mortel, je m'accuse d'avoir volé deux écus à mon maître ce matin !... (*Les fantômes dansent autour de lui une danse fantastique. Il s'enfuit en poussant des cris. Ils disparaissent*)

SCÈNE IV.

Compartiment de droite.

MANDRIN, DE SIMIANE.

Mandrin arrive seul, un masque sur le visage. Les brigands amènent M. de Simiane, l'attachent à un poteau et s'éloignent sur un signe de Mandrin. Mandrin s'approche du prisonnier et lui ôte le baillon qui étreignait sa bouche.

DE SIMIANE.—Où suis je?... un souterrain !... (*A Mandrin.*) Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ?... Vous ne répondez pas ?... si c'est une

comédie, j'avoue qu'elle est bien jouée, mais je voudrais en connaître le but. Si c'est une chose sérieuse, alors expliquez-moi vite ce qu'on espère obtenir de moi par cette violence.

MANDRIN.—Ce n'est point une comédie, monsieur.

DE SIMIANE.—Alors parlez, voyons, qu'attendez-vous de moi?...

MANDRIN.—Votre renonciation formelle à la main de mademoiselle Isaure... et votre parole de gentilhomme de ne jamais révéler à qui que ce soit au monde, dans aucun temps, dans aucun lieu, ce qui vient de se passer ici...

DE SIMIANE.—Que je renonce à Isaure, moi?... Jamais.

MANDRIN.—Si vous refusez, prenez garde!

DE SIMIANE.—La mort, n'est-ce pas?... je l'ai trop de fois bravée en face d'un ennemi loyal pour ne pas l'attendre avec mépris de bandits tels que vous et vos complices.

MANDRIN.—Leur complice, non... mais leur chef.

DE SIMIANE.—Leur chef!... Vous êtes donc?...

MANDRIN (*se démasquant*).—Je suis Mandrin!

DE SIMIANE.—Mandrin!... Lui!... et c'est lui qui est mon rival!...

MANDRIN.—Votre rival, c'est vrai!

DE SIMIANE.—Misérable! tu oses...

MANDRIN (*avec force*).—Eh bien! oui, j'ose aimer cette jeune fille... je l'aime avec passion... avec délire!... pour obtenir sa main, je prendrai tous les masques... j'emploierai tous les moyens; en un mot je sacrifierai tout, même mes affections les plus chères!... Croyez-vous donc, après cela, qu'il puisse m'en coûter beaucoup de vous tuer, vous, si votre existence est un obstacle à mes pro-

jets ? (*Aux bandits qui viennent d'entrer.*) Emmenez cet homme et que mes ordres soient exécutés... Allez !... (*Il sort à gauche.*)

DE SIMIANE.—Tu peux me tuer, Mandrin, mais tant qu'un souffle fera battre ma poitrine, rien, rien, entends-tu, ne me fera renoncer à Isaure !... (*On entraîne de Simiane.*)

SCÈNE V.

Compartiment de gauche.

DE BOISSEC, MANDRIN.

DE BOISSEC.—Que fais-tu, Mandrin ? Ne sais-tu pas qu'un nouveau danger nous menace ?

MANDRIN.—Qu'y a-t-il ?

DE BOISSEC.—Le stupide domestique laissé par nous en liberté là-haut, a été tout raconter à l'oncle Lambert. Celui-ci a couru au prochain village ; il a rassemblé tous les paysans, il s'est mis à leur tête, et voilà qu'il revient comme un forcené sur le château. Faut-il les saluer d'une fusillade ?

MANDRIN.—Garde-t'en bien... Baissez le pont-levis... ouvrez toutes les portes... laissez-les arriver jusqu'à cet appartement. Qu'on respecte surtout l'entreposeur de la ferme... jusqu'à nouvel ordre... c'est mon oncle futur...

DE BOISSEC.—Je ne te reconnais plus...

MANDRIN (*écoutant*).—Ils s'arrêtent... ils approchent... (*A de Boisse.*) Ah ça ! comment expliquer la disparition de M. de Simiane ?

DE BOISSEC.—J'y ai songé !... une histoire romanesque... un acte de dévouement !

MANDRIN.—On n'y croira pas...

DE BOISSEC.—Ah ! si nous pouvions montrer

quelque blessure reçue en défendant M. de Simiane...

MANDRIN (*tirant son poignard*).—N'est-ce que cela?... attends... (*Il se frappe au bras.*)

DE BOISSEC.—Que fais-tu?

MANDRIN.—Bah ! une égratignure... Les voici... à nos rôles !... (*A Roquairol qui vient d'entrer avec deux hommes.*) Toi, Roquairol, fais disparaître l'officier... Tu m'entends... je le veux ! (*Roquairol et les bandits sortent.*)

SCÈNE VI.

Même compartiment.

LAMBERT, BEAUVOISIN, DE BOISSEC, MANDRIN, PAYSANS, *armés de fourches et de bâtons.*

LAMBERT (*au dehors*).—En avant ! mes amis, en avant !

BEAUVOISIN.—De la prudence, beau-frère... je n'ai pas voulu vous quitter... mais je suis effrayé de mon courage !...

DE BOISSEC (*poussant des cris*).—Pauvre M. de Simiane !... si jeune ! si brave !... ah ! c'est affreux !

LAMBERT.—Que lui est-il arrivé ?

DE BOISSEC.—Ah ! c'est vous ! Trop tard ! vous arrivez trop tard !... Le malheureux !

BEAUVOISIN.—Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines ! ..

LAMBERT.—Voyons, monsieur... Mais parlez donc !

DE BOISSEC.—Ah ! je ne puis... je suis si ému... Mais tenez, demandez au comte Léoni... il vous dira cela mieux que moi... Ce cher ami ! il a été blessé en le défendant.

TOUS.—Blessé !

LAMBERT (*à Mandrin*).—Est-ce vrai, cela, au moins ?

MANDRIN (*jouant l'émotion*).—Oui, monsieur, oui... Pendant une heure, M. de Simiane et moi, nous avons lutté contre les démons et les fantômes... Vains efforts ! nos coups frappaient dans le vide et ne pouvaient atteindre des ombres aussitôt évanouies et toujours renaissantes. Tout à coup je vis briller une épée flamboyante... je m'élançai au devant du coup... un fer brûlant pénétra dans ma chair, puis le glaive terrible s'abaissa sur M. de Simiane qui tomba foudroyé... je fermai les yeux en poussant un cri... quand je les rouvris tout'avait disparu !...

BEAUVOISIN.—C'est horrible !

LAMBERT.—C'est étrange !...

DE BOISSEC.—Pas plus étrange que ma disparition et mon retour sans que j'aie conservé aucun souvenir de cette heure de ma vie.

LAMBERT.—Aucun souvenir !... Allons donc !...

DE BOISSEC.—Vous ne me croyez pas !... Vous doutez peut-être aussi de la mort de M. de Simiane ?... Vous doutez peut-être aussi de la blessure du comte Léoni ?...

BEAUVOISIN (*à Mandrin*).—Votre sang coule... ah ! mon Dieu !...

LAMBERT.—Je me refusais à croire... mais devant une pareille preuve, que penser ?...

THOMAS (*criant*).—Son bras, monsieur ! pansez son bras !...

BEAUVOISIN.—Et c'est en défendant M. de Simiane que vous avez reçu cette blessure ?

MANDRIN.—Oui, monsieur.

BEAUVOISIN (*lui tendant la main*).—Ah ! monsieur le comte, un pareil trait !... j'en pleure d'at-

tendrissement, sabre de bois ! Dans mes bras, jeune homme, dans mes bras !

DE BOISSEC (*bas à Mandrin*).—Ça y est !..

LAMBERT (*aux paysans*).—Eh bien ! mort ou vivant, je veux retrouver M. de Simiane... s'il est vivant, nous le sauverons ; s'il est mort...

BEAUVOISIN.—Parbleu ! s'il est mort, je ne serai pas obligé de choisir entre vous et lui, monsieur le comte, vous épouserez ma fille...

LAMBERT.—Ah ! mon frère, en un pareil moment !

BEAUVOISIN. — Si M. de Simiane était là, il serait le premier à me dire : donnez votre fille à ce héros, à cet ami généreux qui a risqué sa vie pour défendre la mienne. (*A Lambert.*) Ne me dites plus rien, mon frère, ce mariage s'accomplira, à moins que M. le comte ne retire sa parole.

MANDRIN.—Ah ! monsieur, vous comblez mes vœux les plus chers !..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DE SIMIANE, PIÉTRO, ROQUAIROL,
BANDITS.

DE SIMIANE (*dans le compartiment de droite, entrant poursuivi par des brigands qu'on ne voit pas encore*).—Lâches ! lâches !

PIÉTRO (*s'élançant sur lui un poignard à la main*).—On veut vous sauver !.. pas un mot... Feignez l'immobilité de la mort !.. (*M. de Simiane tombe renversé sur un banc de pierre.*)

ROQUAIROL (*accourant*).—Ah ! le voici !

PIÉTRO (*aux bandits*).—Il voulait s'évader... je lui ai planté mon poignard dans le cœur.

ROQUAIROL —Bah ! tu l'as tué !.. voyons !..

PIÉTRO (*penché sur de Simiane*) — Il est bien mort.

LAMBERT (*aux paysans*). — Allons, mes amis, cherchons partout, et soyez sûrs que votre zèle ne restera pas sans récompense.

DE BOISSEC. — Je me charge de diriger le recherches... venez... venez !...

PIÉTRO (*à part*). — Non, ce mariage ne s'accomplira pas !... (*Les bandits rentrent en foule dans le compartiment de droite, pendant que les visiteurs disparaissent du compartiment de gauche.*)

RIDEAU.

ACTE III.

Troisième Tableau.

Un grand salon meublé richement, mais sans goût, style Louis XV ; porte au fond, fenêtre.

SCÈNE Ière.

BEAUVOISIN, THOMAS, DOMESTIQUES.

Thomas et des domestiques en livrée vont et viennent portant des bagages.

BEAUVOISIN.—Eh bien ! cette installation, où en est-elle ? est-ce terminé enfin ?

THOMAS.—Dans un instant, notre maître... Ah ! dame ! il y avait de l'ouvrage : la chambre était toute pleine de concombres qu'on avait mis là pour les faire mûrir.

BEAUVOISIN.—Imbécile !

THOMAS.—Les autres sont en train de déménager tous ces hors-d'œuvres, je cours les aider et enlever la paille ; un coup de plumeau et un coup de balai, il n'y paraîtra plus. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

BEAUVOISIN, PAUL.

PAUL.—Mais, mon père, pourquoi donc tous ces préparatifs ?

BEAUVOISIN.—Parce que c'est aujourd'hui que je veux signer le contrat de mariage de ma fille et du comte Léoni.

PAUL.—C'est donc bien irrévocable ?

BEAUVOISIN. — Nos parents sont prévenus...

Lambert est ici. Lionel de Morval et son oncle viennent d'arriver de Grenoble.

PAUL.—Où sont-ils ?

BEAUVOISIN.—À l'auberge où ils sont descendus ; mais nous ne pouvons les laisser en pareil lieu.

PAUL.—Sans doute.

BEAUVOISIN. — Lionel surtout... un homme si susceptible. Ce cher cousin, il n'est pas changé ; lorsque je le vis, il y a dix ans, il avait de singulières idées sur la charité, sur la morale... Je me souviens des discussions que nous eûmes ensemble à ce sujet... Quant au bonhomme Morval...

PAUL.—Oh ! lui, il est sourd comme une trappe. Mais Lionel, c'est un philanthrope ; il passe sa vie à visiter les prisons, à faire du bien aux malheureux.

BEAUVOISIN.—Oui, oui ! je connais sa manie. C'est un fou qui se croit appelé à régénérer les malfaiteurs, ses chers brigands... à eux toute sa pitié, toute sa commisération...

PAUL.—Taisons-nous, le voici avec son oncle !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DE MORVAL, LIONEL.

BEAUVOISIN (*à de Morval*). — Comment allez-vous ?

DE MORVAL.—Le temps est superbe... une vraie journée de printemps

LIONEL.—Quel dérangement nous vous occasionnons, mon cousin.

BEAUVOISIN.—Sabre de bois, c'est bien le moins qu'on se gêne un peu pour héberger de bons parents, qui entreprennent un long voyage tout exprès pour nous faire honneur.

LIONEL.—Il est certain, mon cousin, qu'il y a quelque mérite à se faire cahoter de Grenoble à la Côte Saint-André par des chemins horribles et infestés, à ce qu'on assure, par la bande de Mandrin ; mon oncle ne se souciait pas de se mettre en route...

BEAUVOISIN.—Vous êtes donc poltron ?

DE MORVAL (*lui serrant la main*).—Pas mal, et vous ?

BEAUVOISIN. — Comment ! que me répondez-vous ?

DE MORVAL.—Ne me demandez-vous pas comment va la santé ?

BEAUVOISIN.—Ah !... c'est juste... Oui ! oui !

LIONEL.—Ce n'est pas pour lui qu'il a peur, mais pour ses écus.

BEAUVOISIN.—Je comprends, ce cher oncle est toujours... économe.

LIONEL.—Il tondrait sur un œuf ! Croiriez-vous qu'il a toujours refusé de s'associer à mes aumônes ?

BEAUVOISIN. — Vous vous occupez donc encore de bonnes œuvres, mon cousin ?

LIONEL. —J'ai ma spécialité, je fais un peu de bien dans les prisons.

BEAUVOISIN.—Dans les prisons !

LIONEL.—Sans doute. Les honnêtes gens ne manquent jamais de protecteurs ; mais un coquin, un voleur, un brigand, trouve difficilement quelqu'un qui s'intéresse à son sort !

BEAUVOISIN.—Je ne vois pas trop l'utilité...

LIONEL.—Est-ce que les malfaiteurs ne sont pas aussi nos frères ?

BEAUVOISIN.—Possible ! mais si j'ava's un frère à la façon de Caïn...

LIONEL.—Hé ! mon Dieu ! qui sait ! il y avait

peut-être dans Caïn l'étoffe d'un honnête homme... on n'a pas su le prendre...

BEAUVOISIN.—Voilà le malheur ! si on l'avait pris... à temps, il n'aurait pas joué un si vilain tour à son frère.

LIONEL.—A tout péché miséricorde, c'est ma devise... Si vous saviez, cousin, les miracles que j'ai opérés à la prison de Grenoble ! que de fois j'ai souhaité que Mandrin, l'illustre Mandrin tombât enfin dans les mains de la maréchaussée !

BEAUVOISIN.—Moi aussi, par exemple !

LIONEL.—Pour avoir occasion de faire entrer le repentir dans cette âme... noble peut-être !

BEAUVOISIN.—Noble ou non, je ne serais pas fâché de le voir pendre.

LIONEL.—Ah ! mon cousin !... Mais laissons là Mandrin et parlons de ce mariage... Comment appelez-vous déjà votre futur gendre ?

BEAUVOISIN.—Le comte Léoni.

LIONEL.—Un bon parti ?

BEAUVOISIN.—Un million de fortune, sans compter les espérances... Entre nous, je crois qu'Isaure aurait préféré le rival du comte.

LIONEL.—Ah ! il y avait un rival ?...

BEAUVOISIN.—Oui... un M. de Simiane... un petit officier de fortune, une espèce de capitaine de dragons, qui n'avait que la cape et l'épée ; je me trompe, il possédait encore une affreuse bicoque qu'il avait l'audace d'appeler un château... un coupe-gorge infernal, tout peuplé de revenants, où nous avons tous failli être rôtis par le diable en personne.

LIONEL.—Quel conte me faites-vous là ?...

BEAUVOISIN.—Un conte ! c'est parbleu bien une histoire, une histoire véritable quoique fantastique et que je vous conterai quand je serai tout-à-fait

revenu de ma peur... Tenez, rien que d'y songer, je sens mes cheveux se hérissier sur ma tête.

DE MORVAL (*criant à leurs oreilles*).—Qu'est-ce que dit le cousin?

LIONEL.—Qu'il veut se griser aujourd'hui et qu'il vous tiendra tête.

DE MORVAL.—Eh, eh ! d'habitude je ne bois que de l'eau, mais quand je m'y mets je suis encore bon compagnon.

LIONEL.—Chez les autres, c'est tout bénéfice... (*à Beauvoisin.*) Et qu'est devenu M. de Simiane?

BEAUVOISIN.—Il est mort.

LIONEL.—Mort !

BEAUVOISIN.—Ma foi, oui, et je n'en suis pas fâché.

LIONEL.—Ah ! mon cousin !...

BEAUVOISIN.—Que voulez-vous ? je suis franc, moi ! je n'ai pas d'obligations à ce monsieur, il me gênait, il est mort, tant pis pour lui.

LIONEL.—Et comment est-il mort ?

BEAUVOISIN.—Ah ! voilà... c'est toujours l'horrible histoire dont je vous parlais tout à l'heure.

LIONEL.—Quoi ! c'est dans ce château infernal ?

BEAUVOISIN.—Mon Dieu, oui ! Une vengeance de locataires ; il paraît que les diables qui hantent cette affreuse mesure ont cru que M. de Simiane voulait leur donner congé, et ils lui ont tordu le cou.

LIONEL.—Savez-vous que tout cela est bien incroyable ?

BEAUVOISIN.—Comment, incroyable ?

LIONEL.—Ma foi, mon cousin, voilà une farouche aventure !

BEAUVOISIN.—Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis ce jour de terrible mémoire, M. de Simiane n'a plus donné de ses nouvelles, et comme je vous

le disais tout à l'heure, je n'en suis pas fâché. Ce garçon avait tourné la tête à tout le monde dans la maison ; à présent il n'y a plus que Lambert qui résiste encore ; mais je puis me passer de son approbation.

LIONEL.—Et Isaure ?

BEAUVOISIN.—Isaure a voulu résister aussi ; mais après bien des larmes elle a cédé à ma volonté ! Elle sait que les Beauvoisin n'ont jamais plaisanté sur le chapitre de l'autorité paternelle, sabre de bois ! (*Il frappe sur la table et réveille en sursaut de Morval qui s'était assoupi.*) Ainsi donc, nous voici tous d'accord, et aujourd'hui même, s'il plaît à Dieu, nous signerons le contrat.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LAMBERT.

LAMBERT (*entrant*). — Aujourd'hui ?... ce n'est pas possible !

BEAUVOISIN.—Et pourquoi n'est-ce pas possible ? . ma résolution est arrêtée depuis longtemps, comme le prouve la présence ici de mes parents, monsieur Jacques de Morval et M. Lionel, son neveu. (*Lambert salue. De Morval et Lionel se lèvent et saluent. Présentent Lambert.*) Monsieur Lambert.

DE MORVAL (*saluant de nouveau*).—Ah ! le notaire.

BEAUVOISIN.—Non... mon beau-frère...

DE MORVAL.—J'entends bien !... le notaire. (*Il se rassied.*)

LAMBERT — Pourquoi tant de précipitation ? n'avez-vous pas le temps ? qui vous pressait ?

BEAUVOISIN.—Nous y voilà ! Décidément vous

êtes un terrible homme, mon frère. (*A Lionel.*)
Monsieur le comte Léoni est sa bête noire...
pourquoi ? il n'en sait rien.

LAMBERT.—Que voulez-vous ? cet homme excite
chez moi une répulsion invincible... je le hais
d'instinct.

BEAUVOISIN.—Il vous a sauvé la vie !...

LAMBERT.—Bah ! j'ai dans l'idée que tout cela
n'était qu'une comédie.

BEAUVOISIN.—Une comédie !... la haine vous
aveugle.

LAMBERT.—Oui, je le hais et je le redoute. Il
n'est pas sans d'allures ; son existence doit cacher
quelque honteux mystère ; il tranche du gentil-
homme, et, à bien l'examiner, on voit que c'est un
rôle qu'il joue et qu'il joue mal. Vous avez beau
lever les épaules, mon frère, tout m'est suspect
chez cet homme, tout, jusqu'à son nom ; sa fa-
mille, dit-il, habite Sorrente ; eh bien ! je me suis
informé, et personne dans toute l'Italie n'a jamais
entendu parler des Léoni.

LIONEL.—Voilà qui est bizarre, en effet !

BEAUVOISIN.—Mais ces titres, qui font foi de
son extraction et de son origine ?

LAMBERT.—Des titres !... la belle affaire !...
Est-ce que Cartouche n'avait pas des papiers ?

BEAUVOISIN.—Sabre de bois ! mon frère ! ce
n'est plus de la malveillance, mais de la folie !
Oser comparer le comte Léoni à Cartouche !

LIONEL (*criant*).—A Cartouche ! oh !

LAMBERT (*très haut*).—Je maintiens ce que j'ai
dit.

DE MORVAL (*s'approchant*).—On ne dit donc
plus rien ?

BEAUVOISIN.—C'est trop fort ! (*A de Morval.*)
Allez vous rasseoir !...

LAMBERT.—Quant à moi, je ne signerai pas ce contrat ; et puisque vous méprisez mes avertissements, je n'ai plus rien à faire ici. Bien le bonsoir.

PAUL.—Quoi ! mon oncle, vous partez ! vous nous abandonnez.

LAMBERT.—Je ne puis rien pour ta sœur, tu le vois ; je retourne à Lyon aujourd'hui même.

PAUL.—Mon oncle !

LAMBERT.—Je n'augure rien de bon de ce mariage, je n'y assisterai pas, c'est bien décidé. Je ne pourrais peut-être pas me contenir, et j'aime mieux céder la place à M. le comte Léoni... Adieu !
(*Il sort*)

PAUL.—Retenez-le, mon père.

BEAUVOISIN. — Sabre de bois ! qu'il aille au diable ! A-t-on jamais vu un pareil entêté !... Après tout, à son aise !... nous nous passerons de lui... et pour lui prouver que j'ai du caractère, le vais faire dresser le contrat. Allons chez le notaire ; monsieur de Morval, venez !

DE MORVAL.—Le dîner ?... je suis prêt.

PAUL.—Mon père !...

BEAUVOISIN.—Je suis le maître, sabre de bois ! et je prétends, malgré tout, faire le bonheur de ma fille ! (*Ils sortent tous moins Paul.*)

SCÈNE V.

PAUL, *seul*.

PAUL.—Pauvre Isaure !... Ah ! tout son bonheur est mort avec M. de Simiane... que lui importe l'avenir, maintenant !... Mon père veut ce mariage... il faudra bien que ce mariage s'accomplisse !

SCÈNE VI.

PAUL, THOMAS.

THOMAS.—Monsieur Paul, il y a là un homme qui est entré brusquement, en me disant de vous prévenir qu'il avait à vous parler.

PAUL.—Que veut-il ?

THOMAS.—Il dit que ce qu'il a à vous communiquer est de la dernière importance, et qu'il ne veut le dire qu'à vous seul.

PAUL.—Mais cet homme, le connais-tu ?

THOMAS.—Dieu merci ! non, monsieur Paul ; il vous a un air farouche qui m'a quasi donné le frisson.

PAUL.—Il fallait lui demander son nom.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PIÉTRO.

PIÉTRO (*entrant*).—Qu'importe mon nom ! ce n'est pas de moi qu'il s'agit ! (*Désignant Thomas.*) Renvoyez cet homme.

PAUL (*à Thomas*).—Laissez-nous.

THOMAS.—Comme il vous plaira, monsieur Paul... (*À part.*) Ma foi, j'aime autant cela ; qu'est-ce que c'est que cet individu-là ? (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

PIÉTRO, PAUL.

PAUL.—Nous voici seuls, qu'avez-vous à me dire ?

PIÉTRO.—Vous ne me reconnaissez pas ?

PAUL.—En effet... il me semble que je vous ai vu quelque part...

PIÉTRO.—Ici même, il y a trois ans...

PAUL.—Oui, oui, je me remets vos traits à présent ; vous êtes ce malheureux Italien qui fut ramassé inanimé sur la route...

PIÉTRO.—Et qui fut rendu à la vie, grâce [aux bons soins de votre sainte mère, que Dieu ait son âme ! et de votre sœur chérie qu'un grand malheur menace aujourd'hui.

PAUL.—Que voulez-vous dire ?

PIÉTRO.—Et c'est pour conjurer ce malheur ; c'est pour m'acquitter envers mes bienfaiteurs que je viens ici vous montrer l'abîme où l'on veut précipiter votre sœur Isaïre. C'est pour lui épargner tout un avenir de honte, de désespoir et de tortures...

PAUL.—Expliquez-vous.

PIÉTRO.—Votre sœur se marie, n'est-ce pas... aujourd'hui même... dans quelques minutes, peut-être ; et dans ce moment, sans doute, on rédige le contrat... suis-je bien informé ?

PAUL.—En effet... mais...

PIÉTRO.—Et c'est avec le comte Léoni ?

PAUL.—C'est vrai.

PIÉTRO.—Comment votre sœur, votre père et vous-même avez-vous pu vous laisser abuser depuis plus de deux mois par un homme si indigne de votre estime ?

PAUL.—Qu'osez-vous dire ?

PIÉTRO.—Interrogez votre mémoire, rappelez vos souvenirs. Il est impossible que vous n'ayez pas observé chez cet homme des choses étranges, inexplicables ! Quoi ! jamais une distraction, jamais une absence ! Quoi ! jamais un geste, jamais un regard, jamais un mot suspect, n'ont excité votre surprise et éveillé votre défiance ?... En vérité, vous êtes bien aveugles... ou il est bien

habile !... Vous n'avez jamais remarqué que de subites terreurs agitaient son âme, et que parfois en vous parlant, il avait l'oreille aux écoutes, l'œil aux aguets ?...

PAUL.—Mais à ce compte, celui dont vous parlez serait un malfaiteur.

PIÉTRO.—Dites-moi, est-ce de son plein gré que mademoiselle Isaure épouse le comte Léoni ?

PAUL.—Hélas ! non.

PIÉTRO.—Donc, si M. de Simiane vivait encore, votre sœur serait résolue à ne jamais appartenir à un autre.

PAUL.—Certes !... j'en suis sûr.

PIÉTRO.—Eh bien, faites différer ce mariage de quelques heures !

PAUL.—Pour quel motif ? Au nom du ciel, expliquez-vous.

PIÉTRO.—Deux heures au moins !... oui, il me faut bien deux heures, et encore ne suis-je pas sûr de réussir.

PAUL.—Oh ! mon Dieu ! qu'allèz-vous donc tenter ?

PIÉTRO.—C'est mon secret... un secret terrible ! qui me tuera peut-être !

PAUL.—Vous m'effrayez !

PIÉTRO (*écoutant*).—On vient !...

PAUL (*regardant par la porte du fond*).—Le comte Léoni !...

PIÉTRO.—Grand Dieu ! qu'il ne me voie pas ici !

PAUL (*le poussant par une petite porte au fond*).—Là, au fond de ce corridor... un escalier dérobé... mais au moins, dites-moi...

PIÉTRO.—Deux heures !... Dans deux heures vous saurez tout. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MANDRIN, PAUL.

MANDRIN.—Vous êtes seul, Paul ?

PAUL.—Seul... oui, monsieur.

MANDRIN.—J'avais cru entendre... il me semblait que vous parliez à quelqu'un...

PAUL.—Vous vous êtes trompé.

MANDRIN (*l'observant avec attention*).—Ce trouble, cette agitation. Paul, vous me cachez quelque chose...

PAUL (*même jeu*).—En vérité... que pourrais-je avoir à vous cacher ?

MANDRIN.—Allons ! je vous crois ; mais voyez-vous, j'aurais tant désiré moins de froideur de votre part ; car enfin dans quelques instants je serai votre beau-frère !...

PAUL (*vivement*).—Dans quelques instants !... oh ! non ! c'est impossible !...

MANDRIN.—Impossible !... quel obstacle imprévu ?...

PAUL.—Monsieur, si vous aimez ma sœur, comme vous le dites... vous lui accorderez au moins le temps de se recueillir...

MANDRIN.—Paul... vous vous troublez... je ne puis en douter, il se passe ici quelque chose d'in définissable.

PAUL.—Que voulez vous dire ?

MANDRIN.—Vous avez un motif... un motif que vous ne voulez pas me confier, pour différer ce mariage.

PAUL.—Quel motif pouvez-vous supposer ?

MANDRIN.—Le sais-je ? mais ce que j'affirme avec certitude, c'est qu'aujourd'hui même, il n'y a qu'un instant peut-être, il s'est passé ici quelque événement étrange.

PAUL (*à part*).—Oh ! qu'il ne soupçonne pas !
(*Haut.*) Vous vous trompez, monsieur, et la
preuve, c'est que je n'insiste plus... je ne vous
demande que le temps strictement nécessaire, à
ma sœur et à moi, pour paraître aux yeux de nos
amis et aux vôtres, dans une toilette plus conve-
nable. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

MANDRIN, puis THOMAS.

MANDRIN (*le suivant du regard*).—Il y avait
quelqu'un avec lui, j'en suis sûr maintenant ! (*Il
sonne vivement. Thomas parait.*)

THOMAS.—Monsieur a sonné ?

MANDRIN.—Avec qui causait M. Paul un peu
avant mon arrivée ?

THOMAS (*avec défiance*).—M. Paul ne l'a pas dit
à monsieur ?

MANDRIN.—Non.

THOMAS.—Alors, je ne sais pas.

MANDRIN (*furieux*).—Drôle !...

THOMAS (*indigné*).—Comment ! drôle !...

MANDRIN (*tirant un pistolet de sa poche*).—Ré-
ponds, ou je te casse la tête !

THOMAS (*tombant à genoux*).—Miséricorde ! (*A
part.*) Dieu tout-puissant ! ayez pitié de moi !

MANDRIN.—Il y avait quelqu'un ici, n'est-ce pas ?

THOMAS (*tremblant*).—Oui... (*A part.*) Peut-
on jouer avec des armes comme ça !

MANDRIN.—Quelqu'un que tu connais ?

THOMAS.—Dieu merci, non !... il avait des
yeux... et une mine farouche !... Sauf votre respect,
monsieur le comte, j'ai eu l'idée qu'il devait être
de la bande à Mandrin.

MANDRIN.—Des cheveux noirs ?

THOMAS.—Et la peau de la couleur de ses cheveux.

MANDRIN.—Un costume italien ?

THOMAS.—Un costume sauvage... oui, monsieur.

MANDRIN.—Qu'est-il devenu ?

THOMAS.—Je l'ai vu traverser la petite cour qui donne sur la campagne. Il courait comme s'il avait eu le diable à ses trousses !

MANDRIN (*lui jetant une bourse*).—Tiens ! voilà pour tes renseignements, va-t'en, et pas un mot de tout ceci.

THOMAS (*à part*).—Diable d'homme ! il a une manière de vous interroger !... (*Faisant sauter la bourse*) Il a du bon, cependant, il a du bon ! (*Il sort.*)

MANDRIN (*seul*).—Piétro ! c'est plus sérieux que je ne pensais. J'aurais dû me défier de cet homme : Il fut jadis hébergé et rendu à la vie par Isaure et sa mère ; il a voué à cette jeune fille un culte comme à la Madone. Il est le seul de tous mes compagnons qui ait osé vouloir me dissuader de ce mariage. Qu'a-t-il pu dire ? mon nom, peut-être ! il n'aurait pas osé : en me perdant, il se perdait lui-même. Non, quelques insinuations, sans doute, quelques vagues avertissements... N'importe, plus que jamais il faut hâter la conclusion de ce mariage ! Une fois Isaure entre mes mains, je mets le ciel et l'enfer au défi de me l'arracher ! (*Apercevant Beauvoisin, de Boissac et un notaire.*) Le notaire enfin !

SCÈNE XI.

MANDRIN, BEAUVOISIN, DE BOISSEC, LE NOTAIRE.

BEAUVOISIN (*à la cantonade*).—Thomas, prévenez-messieurs de Morval. (*Au notaire.*) Mettez-vous là, monsieur le notaire. (*A Mandrin.*) Bonjour, mon gendre, avez-vous vu votre fiancée?

MANDRIN.—Mademoiselle est dans sa chambre ; elle termine sa toilette, je présume. (*Pas au marquis*) Piétro est venu ici.

DE BOISSEC (*de même*).—Diable ! et dans quel but ?

MANDRIN.—Je ne sais.

DE BOISSEC.—A tout événement, j'ai embusqué quelques-uns de nos hommes dans le voisinage.

MANDRIN.—Bonne précaution, qui ne sera peut-être pas inutile.

DE BOISSEC.—Un coup de pistolet par cette fenêtre, ils seront ici.

MANDRIN.—C'est bien, mais il faut en finir promptement ; presse le notaire. (*De Boissecc se place près du notaire et lui classe ses papiers.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LIONEL, DE MORVAL.

LIONEL.—Nous voici à vos ordres, mon cousin.

BEAUVOISIN (*présentant Mandrin*).—Monsieur le comte Léoni, mon gendre... Monsieur de Morval, ancien conseiller au parlement de Grenoble ; monsieur Lionel de Morval, son neveu.

DE MORVAL (*criant*).—C'est votre gendre ?

BEAUVOISIN (*de même*).—Oui.

DE MORVAL (*criant*).—Vous l'appellez?...

BEAUVOISIN.—Le comte Léoni.

DE MORVAL (*criant*).—Le comte Tripoli ! j'entends bien ! il a l'air d'un bien honnête homme !
(*Il s'assied dans un coin et s'endort peu à peu.*)

DE BOISSEC (*bas à Mandrin*).—A quoi pensez-vous donc, capitaine ? vous êtes homme du monde, que diable ! allons, un compliment aux nouveaux cousins.

MANDRIN (*à Lionel*).—Permettez-moi, monsieur, de me féliciter comme d'un surcroît d'honneur, de la bonne fortune qui me donne en vous de si aimables parents !

DE BOISSEC.—Très bien, ventre de biche !

LIONEL (*à Beauvoisin*).—Savez vous qu'il est charmant !

BEAUVOISIN.—N'est-ce pas ? quel dommage seulement qu'il ne soit pas un peu de la Lande à Mandrin.

MANDRIN ET DE BOISSEC (*se retournant vivement*).—Hein !

BEAUVOISIN.—Ah ! c'est juste ; vous n'êtes pas au courant, vous ne savez pas que mon cher cousin a un dada, une idée fixe ; c'est d'entreprendre la conversion d'un brigand... mais là, d'un brigand à tous crins... d'un bandit de sac et de corde.

LIONEL (*riant*).—Mauvais plaisant.

DE BOISSEC (*riant*).—Et le comte a plu tout de suite à monsieur ! (*A Mandrin.*) Ventre de biche ! cela donne à penser ; savez-vous que je ne suis plus sûr de vous, mon cher !

MANDRIN (*bas*).—Dis donc, si tu parlais d'autre chose...

LIONEL.—Ah ! voici M. Paul. Et notre jeune mariée sera-t-elle bientôt prête ?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL.—La pauvre enfant est si troublée qu'elle ne pourra jamais achever sa toilette. (*A part. Regardant à la pendule.*) Le délai est écoulé !... Cet homme m'aurait-il trompé ?...

DE BOISSEC (*sur un geste d'impatience de Mandrin*).—Monsieur le notaire, voulez-vous lire ces actes ?

MANDRIN.—A quoi bon les lire ?... N'en connaissons-nous pas la teneur ?...

BEAUVOISIN.—Mon gendre a raison... (*Au notaire.*) Monsieur le tabellion, faites-nous grâce de votre affreux grimoire.

PAUL (*vivement*).—Cependant, mon père, si c'est l'usage...

LE NOTAIRE.—Usage dont on se dispense souvent dans la pratique, monsieur.

DE BOISSEC.—En ce cas, procédons, et vivement... Allons, comte, une bonne signature !

MANDRIN (*vivement*).—Ah ! de grand cœur ! (*Il va à la table et signe. Pendant ce temps Paul est allé à la coulisse, l'oreille aux aguets.*)

PAUL.—J'entends du bruit, des pas précipités. Enfin !

BEAUVOISIN.—Qu'est-ce à dire ?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DE SIMIANE, DRAGONS.

DE SIMIANE.—Arrêtez !

BEAUVOISIN.—Monsieur de Simiane !

MANDRIN.—De Simiane ! vivant !

BE BOISSEC.—Tout est perdu !

DE SIMIANE (*à Beauvoisin*).—Savez-vous quel est l'homme que vous donniez pour époux à votre fille ?

MANDRIN.—Tais-toi !

DE SIMIANE.—Cet homme, c'est Mandrin !...

Tous —Mandrin !

BEAUVOISIN.—Mandrin !... Mandrin, mon genre !...

MANDRIN.—Eh bien, oui ! ce nom d'emprunt sous lequel vous m'avez connu, je l'arrache comme on arrache un masque ; le comte Léoni a disparu mais à sa place se dresse un homme plus puissant, et devant qui s'inclinent les plus fiers courages : Mandrin !!! je ne prie plus, je commande... je ne demande plus, je prends !... malheur à qui osera me résister !... (*A de Boissecc.*) Marquis, le signal.

BEAUVOISIN.—Le marquis ! lui aussi il en était !

THOMAS.—Il en était !

DE BOISSEC (*tirant un coup de pistolet par la fenêtre*).—Ne vous effrayez pas, messieurs, ce n'est qu'un signal ! (*Tout le monde pousse un cri.*)

DE MORVAL (*se réveillant en sursaut*).—Dieu vous bénisse, cousin.

DE SIMIANE.—Ne craignez rien, leurs bandits ne viendront pas !

MANDRIN.—Qui te l'a dit ?

DE SIMIANE.—Voici des gens qui pourront vous donner de leurs nouvelles !

MANDRIN (*tirant son épée*).—Eh bien ! défendons-nous, marquis. (*Une troupe de dragons entrent en scène. Mandrin et de Boissecc veulent se défendre, mais ils sont terrassés par les dragons qui arrivent par la fenêtre. Au moment du combat, Thomas s'est glissé sous la table.*)

LIONEL.—Ne les tuez pas ! ne les tuez pas ! Ils

m'appartiennent ! celui-ci, surtout... Mandrin !...
Enfin, je connais Mandrin !

DE BOISSEC (*à de Simiane*).—Je suis gentil-homme, monsieur ; j'ai droit à des égards !

DE SIMIANE.—C'est juste. Qu'on lui mette les menottes et qu'on double son escorte !

MANDRIN. (1) —Trahi ! je suis trahi !

DE SIMIANE (*aux dragons*).—Marchons, messieurs !

DE BOISSEC (*aux dragons*).—Suivez-moi, ventre de biche !

MANDRIN.—Bah ! j'en reviendrai encore ! (*On les entraîne. Au moment où ils vont sortir, Thomas passe la tête sous la table, et tire Beauvoisin par la jambe.*)

THOMAS.—Monsieur,... sont-ils partis ?

BEAUVOISIN (*poussant un cri de frayeur, et se laissant tomber sur Thomas*).—Ah ! imbécile ! tu m'as presque fait peur !...

RIDEAU.

(1) VARIANTE: *On peut finir ici cette pièce en substituant les lignes suivantes à : Trahi ! je suis trahi. Etc., etc.*

MANDRIN.—Perdu ! c'est cet amour qui m'a perdu !

DE SIMIANE.—Tu te trompes, Mandrin, ce sont tes crimes !

RIDEAU.

FIN.

ACTE IV.

Quatrième Tableau.

Intérieur d'un cachot. D'un côté, un corps de garde précède le cachot, et y communique par une porte.
Fenêtre grillée au fond.

SCÈNE Ière.

MANDRIN, DE BOISSEC, UN GEÔLIER, UN
BRIGADIER.

Mandrin et de Boissecc sont couchés sur la paille et attachés par le milieu du corps à des chaînes de fer scellées dans la muraille. Le Geôlier et le Brigadier sont dans la porte du corps de garde.

LE BRIGADIER (*au Geôlier*).—Ces murs sont solides?

LE GEÔLIER.—Trois pieds d'épaisseur, brigadier.

LE BRIGADIER (*examinant la fenêtre*).— Quarante pieds de hauteur... ces barreaux sont bien scellés !... ces chaînes sont neuves, cette porte est garnie de lames de fer... C'est bien, vous veillerez constamment à cette porte ; en outre un piquet de quatre hommes restera jour et nuit au bout de ce corridor, prêt à vous donner main-forte en cas de besoin. (*Aux prisonniers.*) Vous voyez que toute tentative d'évasion serait inutile...

DE BOISSEC.—Ce serait folie d'y songer.

LE BRIGADIER.—En tout cas, cela pourrait vous coûter cher ; mes ordres sont formels : feu, à la moindre alerte !

DE BOISSEC.—Diable ! n'allez pas faire de mauvais rêves, brigadier.

LE BRIGADIER (*au Géolier qui referme la porte*).
—Vous ne laisserez pénétrer dans ce cachot que les personnes munies d'un laissez passer de M. le lieutenant-criminel.

LE GÉOLIER.—Il suffit. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

MANDRIN, DE BOISSEC.

DE BOISSEC.—Dis donc, capitaine, ce nous traite en prisonniers d'importance. Quel luxe de précautions !

MANDRIN.—Depuis un mois qu'on nous traîne de prison en prison, aucune chance d'évasion !... Avoir fait naufrage au port !... avoir échoué au moment où je touchais le but.

DE BOISSEC.—C'est triste, mais ce n'est pas ma faute ; je t'ai toujours dit de te défier de l'Italien...

MANDRIN.—Piétro ! ah ! je me vengerai.

DE BOISSEC.—Tu parles de vengeance, Mandrin, tu oublies que nous avons en perspective un procès criminel, c'est-à-dire : la question ordinaire et extraordinaire, une condamnation inévitable, la mort sur l'échafaud, et quelle mort ! la mort par la roue, une mort lente, horrible et de mauvais goût, une mort canaille ! Tu oublies que nous sommes prisonniers, chargés de chaînes !

MANDRIN (*avec un sourire de mépris*).—Crois-tu que ce sont ces chaînes qui m'embarrassent ?

DE BOISSEC.—Peste ! j'avoue que pour ma part elles me gênent outrageusement, et j'aimerais mieux autour de ma taille une guirlande de fleurs que cette ceinture de fer.

MANDRIN.—Il y a six mois, je fus arrêté ; faute de prison sûre, on m'avait descendu dans un puits desséché avec des fers aux pieds et aux mains. On avait recouvert le puits d'une pierre énorme que dix hommes avaient eu peine à transporter, et, pour surcroît de précaution deux soldats s'étaient assis sur cette pierre, la carabine à l'épaule, le sabre au côté !... au bout de dix minutes, j'avais brisé mes fers, au bout d'une heure j'avais arraché les parois du puits, j'avais percé un trou assez grand pour y passer mon corps, et pénétrer dans la cave de la maison voisine... Deux heures après, j'étais libre !

DE BOISSEC.—Oui, je le sais ; mais tu ne m'as pas dit par quel miracle.

MANDRIN.—Le miracle ?... c'est une force physique à laquelle rien ne résiste, une volonté qui ne recule devant aucun obstacle, devant aucun moyen.

DE BOISSEC.—Alors tu pourrais briser tes fers ?

MANDRIN.—Aussi facilement que tu peux rompre cette paille.

DE BOISSEC.—Pourquoi ne l'as-tu pas déjà fait ?

MANDRIN.—A quoi bon ? n'as-tu pas entendu ? des hommes armés veillent derrière cette porte, ce cachot est entouré d'autres cachots, cette fenêtre est à quarante pieds du sol... et puis te l'avouerais-je, je suis las de la vie !

DE BOISSEC.—Tu es bien dégoûté... Et tu ne songes pas à te venger ?

MANDRIN.—Ah ! si j'avais un moyen de sortir de cette prison !

DE BOISSEC.—Le hasard nous en fournira un peut-être... es-tu décidé à le saisir ?

MANDRIN.—Oui !... je vivrai pour la vengeance !

DE BOISSEC.—On vient !

MANDRIN.—Silence ! (*Ils se recouchent.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LIONEL, LE GEÔLIER.

LIONEL (*au geôlier, dans le corps de garde*).—
Voilà le laissez-passer de M. le lieutenant criminel
pour moi et deux domestiques qui m'accom-
pagnent.

LE GEÔLIER.—Entrez !

LIONEL.—J'ai laissé mes gens à la geôle, j'aurai
peut-être besoin d'eux tout à l'heure.

LE GEÔLIER (*l'introduisant*).—On les prévien-
dra, monsieur.

LIONEL (*entrant*).—Les voici !... les infortunés !
(*Le geôlier ferme la porte sur lui.*)

DE BOISSEC.—Monsieur Lionel de Morval !...

MANDRIN.—Puis-je savoir, monsieur, le motif
qui vous amène dans notre prison ?

LIONEL.—Quel motif ? l'amour du prochain,
mon ami. Aussitôt votre... accident, je me suis
rendu chez le lieutenant criminel, mon parent,
pour lui demander la faveur d'être admis auprès
de vous ; il me l'a accordée, avec difficulté, je dois
le reconnaître, mais enfin il me l'a accordée...
Allons, monsieur de Mandrin, écoutez-moi avec
un peu d'intérêt, ayez confiance en moi... Que je
voudrais avoir assez de persuasion pour vous faire
abjurer vos erreurs passées et goûter la joie de
vous amener par le repentir, à entrevoir au delà
des misères de cette vie, le trésor des félicités
célestes !

DE BOISSEC.—Ouf !

MANDRIN (*brusquement*).—Au diable !... il me
faut la liberté.

LIONEL.—Hélas ! je ne puis vous la donner.

Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous procurer quelques friandises... et des conseils salutaires.

DE BOISSEC. — Oh ! monsieur, tout ce qui vient de vous est excellent.

LIONEL (*avec joie*). — Vous acceptez !

DE BOISSEC. — Les friandises... oui.

LIONEL (*courant au guichet*). — Allez chercher mes gens, qu'ils viennent avec les provisions... allez !

DE BOISSEC. — A la bonne heure, monsieur, vous, au moins, vous connaissez le cœur humain.. Vous n'ignorez pas qu'on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre... et je ne vous cache pas qu'en ce moment du miel me ferait grand plaisir, surtout si on l'accompagnait d'un peu d'eau-de-vie et de tabac.

LIONEL. — Il y en aura, mes amis, il y en aura !... mais puisque nous sommes si près de nous entendre, faites-moi une dernière concession avant de mourir... je vous la demande du fond de mon cœur.

DE BOISSEC. — Avant de mourir... peste !... Voyons, de quoi s'agit-il ?

MANDRIN. — Parlez !

LIONEL. — On m'a affirmé que vous vous étiez refusés jusqu'ici à recevoir les secours spirituels.

MANDRIN. — C'est vrai.

LIONEL. — Eh bien ! acceptez mon directeur... c'est moi qui vous l'offre... une parole entraînante... il fait des miracles... Tenez, hier encore, sa voix a persuadé un pauvre malheureux que j'ai pris à mon service... par compassion... et qui m'a même accompagné dans cette prison, c'est là un exemple. Vous allez voir ce malheureux... son histoire est bien intéressante, mon directeur vous

la racontera si vous m'autorisez à vous l'amener...
je lui ai donné rendez-vous dans le cabinet du
gouverneur, et si vous voulez...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, THOMAS, LE GEÔLIER, PIÉTRO.

LE GEÔLIER.—Monsieur, voici les provisions.

LIONEL.—Etre interrompu par ces misérables
détails au moment...

DE BOISSEC.—Faites entrer les misérables dé-
tails.

LE GEÔLIER (*à la cantonade*).—Allons, venez,
vous autres. (*On voit entrer Thomas chargé d'un
panier ; il est suivi de Piétro portant un pain et
une bouteille.*)

LIONEL (*à Thomas*).—Mettez tout cela sur cette
table.

THOMAS (*à lui-même*).—Des viandes rôties ! des
pâtés d'abricots ! de la chartreuse ! de la char-
treuse pour de pareils coquins !

LIONEL.—Eh bien ?

THOMAS.—Voilà, monsieur, voilà ! (*À part, en
fourrant un flacon dans sa poche.*) Faut-il être
bête, mon Dieu, pour se conduire en honnête
homme.

LIONEL (*lui montrant de Boissec*).—Servez mon-
sieur le marquis.

THOMAS (*à part*).—Et il faut que je lui donne
la becquée à ce gredin là ! oh !

DE BOISSEC (*la bouche pleine*).—Monsieur... à la
vue de... de vos procédés... je me sens tout atten-
dri...

LIONEL.—Serait-il possible ? consentirez-vous
enfin à recevoir mon...

MANDRIN (*avec impatience*). — Eh ! monsieur !...
(*Apercevant Piétro.*) Ah !...

LIONEL. — Qu'avez-vous ?

MANDRIN. — Monsieur... c'est là ce jeune homme que vous avez recueilli ?

LIONEL. — Lui-même, je voudrais que vous entendissiez le récit merveilleux de sa conversion de la bouche de mon directeur.

MANDRIN. — Soit. Monsieur... allez le chercher.

LIONEL. — Est-ce bien possible !

DE BOISSEC. — Et n'oubliez pas, monsieur, que vous m'avez promis quelques douceurs... pour faire passer la morale.

LIONEL. — C'est juste... venez avec moi, Thomas, Piétro servira ces messieurs. (*Au géôlier.*) Je veux que tout le monde ici se ressente de la joie qu'inonde mon âme... (*Leur donnant de l'argent.*) Voilà pour boire à ma santé... Qu'ils ne manquent de rien, n'est-ce pas ?... je reviens ! je reviens !

THOMAS (*sortant*). — Quand je pense que j'ai brossé les habits de ces coquins là... quelle humiliation ! (*Lionel et Thomas sortent.*)

SCÈNE V

PIÉTRO, MANDRIN, DE BOISSEC.

PIÉTRO (*écoutant*). — Ils s'éloignent... mais les soldats sont toujours là... de la prudence !

MANDRIN (*à voix basse*). — Piétro !... ah ! je comprends !... tu t'es dit : Mandrin est homme hardi et habile, je le connais ; il a des ruses pour tromper tous les géôliers, des ongles de fer pour user toutes les murailles. En ce moment peut-être, il a déjà la moitié du corps hors de son cachot ; il faut voir cela... une évasion !... Diable ! cela pourrait être dangereux pour certaines gens !... et

tu es venu, Piétro, et tu regardes mes mains garrottées, mon corps enchaîné, ces barreaux scellés dans la muraille, ces pierres intactes, et tu te dis : je suis tranquille. Mandrin ne s'échappera pas, cette fois, et dans quelques jours je pourrai le voir monter sur l'échafaud !... (*Brisant ses fers d'un effort convulsif et se dressant debout devant lui.*) Tu te trompes, Piétro !... Mandrin brise ses fers, et de ses fers brisés, il se fait une arme dont il frappe les traîtres.

PIÉTRO (*calme*).—Ecoute moi d'abord... tu me tueras ensuite si bon te semble... je viens te sauver !

MANDRIN.—Toi !

DE BOISSEC.—Oh ! l'excellent garçon !

MANDRIN.—Mais n'est-ce pas toi qui m'as jeté dans ce cachot ?

PIÉTRO.—Depuis la disparition de M. de Simiane, ses dragons étaient en campagne pour retrouver leur chef... pouvais-je deviner qu'ils devaient, ce jour-là même, rentrer à la Côte Saint-André ?

MANDRIN.—Mais cet officier maudit... j'avais, moi, ordonné sa mort... qui donc m'a trahi ?

PIÉTRO.—C'est moi... et sais-tu pourquoi j'ai sauvé M. de Simiane ?... c'est que j'avais prévu ce qui est arrivé, c'est que j'avais pressenti que M. de Simiane vivant, tu n'épouserai pas Isaure, et que je ne voulais pas, moi, que ce mariage s'accomplît.

MANDRIN.—Tu oses me dire cela, à moi !

PIÉTRO. — Maintenant que ce mariage est à jamais impossible, maintenant que je me suis acquitté envers mes bienfaiteurs, je te dis : Mandrin, je t'apporte la liberté, la veux-tu ?

MANDRIN.—La liberté !... Oh ! si tu dis vrai, Piétro ; si tu as réellement le pouvoir de faire

tomber devant moi les portes de cette prison, eh bien ! j'oublierai tout, ta désobéissance, ta trahison !... je te pardonnerai.

PIÉTRO.—Tu ne me pardonneras pas, Mandrin, et tu me tueras !... Oui ! un pressentiment... et les miens ne me trompent jamais... un pressentiment me dit que c'est par toi que je mourrai !... N'importe !... sois libre, et que mon sort s'accomplisse !

MANDRIN.—Quel est ton moyen ?

PIÉTRO.—D'abord, ce pain... cette bouteille...

MANDRIN.—Arrête !... tu me trahis encore, j'en suis sûr.

PIÉTRO.—Que veux-tu dire ?

MANDRIN.—Ce vin est empoisonné !...

PIÉTRO (*découragé*).—Le malheureux ! (*Thomas et le geôlier entrent. Au bruit de leurs pas Mandrin reprend vivement sa position et rajuste les débris de sa chaîne.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, THOMAS, LE GEÔLIER.

THOMAS.—Brigands ! voici de l'eau-de-vie et du tabac que M. Lionel vous envoie. Quel malheur ! mon Dieu ! quel malheur !

MANDRIN (*montrant Piétro au geôlier*).—Voyez donc comme ce jeune homme est pâle... c'est le besoin, peut-être... faites-lui donc prendre un peu de ce vin et un morceau du pain qu'il apporte...

LE GEÔLIER.—Du pain... du vin... Voyons !...

THOMAS (*débouchant la bouteille et en tirant une échelle de soie*).—Une échelle de soie !...

LE GEÔLIER (*brisant le pain*).—Un poignard !

MANDRIN (*lui arrachant le poignard et le renversant sur son genou*).—Tu es mort ! (*Il le poignarde.*)

PIÉTRO (*appliquant sa main sur la bouche de Thomas*).—Silence !

MANDRIN (*à Piétro en lui donnant le poignard*).—Je t'accusais... Piétro... pardon !

PIÉTRO (*à Mandrin, le poignard levé sur Thomas*).—Sauve-toi !... là, dans le pain, un ressort d'acier pour les barreaux...

MANDRIN.—Inutile !... la main qui a brisé ces fers pourra bien ployer les barreaux.

DE BOISSEC.—Et moi, capitaine... vous m'oubliez !

MANDRIN.—Attends ! (*Il brise les chaînes de de Boisse et va à la fenêtre.*)

LE BRIGADIER (*au dehors*).—Ça va t-il bien, là-dedans, vous autres ?...

PIÉTRO (*bas, à Thomas, le menaçant*).—Réponds !

THOMAS.—Merci !... pas mal ; et vous ?

LE BRIGADIER.—Avez-vous bientôt fini ?

THOMAS (*même jeu*).—Mais oui, ça s'avance... je crois même que ça y est !... (*Mandrin a écarté les barreaux et attaché l'échelle.*)

LE BRIGADIER.—Eh bien, alors, venez par ici.

THOMAS.—Je ne demande pas mieux...

MANDRIN.—En route, marquis, en route ?

DE BOISSEC (*montrant Piétro*).—Mais lui ?

PIÉTRO.—Moi, je reste... ne faut-il pas veiller sur cet homme et l'empêcher de donner l'alarme ?

THOMAS (*à part*).—Quel dommage !

PIÉTRO.—Hâtez-vous !

MANDRIN (*sur la fenêtre*).—Enfin... je serai vengé !

DE BOISSEC (*à Piétro*).—Adieu ! adieu ! (*Ils ont disparu*)

PIÉTRO.—Ils sont sauvés !

SCÈNE VII.

PIÉTRO, THOMAS, LIONEL, LE GEÔLIER, LE
BRIGADIER, SOLDATS.

LIONEL (*au dehors*). — Ces pauvres amis !... où
sont-ils ? où sont ils ?

LE BRIGADIER (*de même*). — Toujours là, mon-
sieur.

LIONEL. — Ah ! je suis tout essouffé !... Ne vous
impatiencez pas, mes amis, on va venir... (*Entrant.*)
Ah ! mon Dieu ! mais ce n'est pas Mandrin...
Thomas ! que vois-je ? où sont-ils ?... Disparus !
au secours ! à la garde !

LE BRIGADIER (*entrant*). — Mandrin ? où est
Mandrin ?

THOMAS (*montrant la fenêtre*). — Là ! là !

LE BRIGADIER. — Feu ! feu ! sur les fugitifs !...
(*Coups de feu, par la fenêtre. Roulement de tam-
bour au dehors. — A Lionel et à Thomas*) Et
vous, je vous arrête comme leurs complices !

THOMAS. — Leurs complices !

LIONEL. — Moi !!! (*On les emmène. Changement
à vue. On peut aussi baisser le rideau et appeler le
cinquième tableau : Acte V.*)

Cinquième Tableau.

Le sommet d'une montagne. Au fond, à droite, un grand rocher praticable. Des bandits sont groupés dans différentes attitudes. Aspect d'un camp, un trépied est au bas du rocher. Mandrin est au sommet de la montagne.

SCÈNE Ière.

MANDRIN, DE BOISSEC, ROQUAIROL, CHRISTOPHE, TAUPIER, LE DOCTEUR, BANDITS.

MANDRIN.—Compagnons, les combats ont éclairci nos rangs, la trahison nous enveloppe... une armée entière marche contre nous... faut-il abandonner notre camp sans combattre ? faut-il fuir lâchement ?

TOUS.—Non ! non !

MANDRIN. — J'avais prévu votre réponse, et c'est pour cela que j'ai fait apporter ce trépied. Jurez, la main étendue sur ce brasier ardent, de souffrir les plus cruelles tortures plutôt que de révéler les secrets de notre association. Jurez de frapper sans pitié celui qui donnerait seulement un signe de faiblesse : celui-là, fût-il votre frère, fût-il votre fils, fût-il votre chef !

TOUS (le bras étendu).—Nous le jurons.

MANDRIN. — Bien. Maintenant, compagnons, voici ce que j'ai résolu. Nous allons attendre ici l'attaque dont nous sommes menacés. Si nous sommes vainqueurs, nous renoncerons désormais au vol vulgaire, dangereux, improductif, (*mur-mures des bandits,*) pour un vol plus facile et plus profitable !...

TOUS.—Bravo ! bravo !

MANDRIN.—Jetez les yeux sur ces riches contrées... d'un côté, la Savoie, de l'autre, la France ; cette terre a des produits que cette autre n'admet pas ; nous pratiquerons l'échange. Nous serons utiles à la société !...

TOUS.—Vive Mandrin ! vive le capitaine !

MANDRIN (*descendant du rocher*).—Si nous sommes vaincus, je vous ai ménagé un moyen de retraite. Une issue souterraine, masquée par ces rochers mobiles, conduit au bas de la montagne, du côté de la Savoie. Voyez ! (*Il fait jouer un ressort, le rocher se déplace et laisse voir l'entrée du souterrain.*) Avant que les soldats ou les employés de la ferme soient arrivés au sommet de la montagne, vous serez en sûreté sur une terre étrangère.

ROQUAIROL.—Nous mourrons avec vous, ou nous serons vainqueurs !

TOUS.—Oui ! oui !

MANDRIN.—Bien. Maintenant, allez !

TOUS.—Vive le capitaine ! vive Mandrin ! (*Ils sortent*)

SCÈNE II.

MANDRIN, DE BOISSEC, ROQUAIROL.

ROQUAIROL (*sorti le premier, revenant*).—Capitaine, une dizaine de soldats de la maréchaussée, commandés par un brigadier, montent le sentier de la montagne ; que faut-il faire ?

MANDRIN.—Laissez-les approcher... Coupez-leur la retraite, et feu partout ! jetez les cadavres au torrent, amenez ici les prisonniers. (*Roquairol sort.*)

DE BOISSEC.—Nos hommes s'en suivent... l'ennemi s'approche sans défiance... Ah... coups de feu.)

MANDRIN.—Ah ! ah ! ils sont tombés dans l'embuscade.

DE BOISSEC.—Le combat n'a pas été long... Voici Roquairol, il traîne un prisonnier. (*Roquairol rentre en scène, suivi d'une dizaine de brigands, au milieu desquels est placé, les mains liées, un brigadier de la maréchaussée.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN BRIGADIER DE LA MARÉCHAUSSEE.

MANDRIN.—Laissez cet homme... (*Au Brigadier.*) Que venais-tu faire ici ?

LE BRIGADIER.—Je te cherchais, bandit, pour te livrer aux lois.

MANDRIN (*riant*).—Avec une armée de dix hommes, c'est plus que de la bravoure, c'est de la folie.

LE BRIGADIER.—Je savais que les misérables qui t'entourent étaient nombreux ; mais que m'importait ? on m'a dit : " Marche ! c'est le devoir ! " je suis parti.

MANDRIN.—Et tes compagnons sont tombés à la première décharge, (*faisant un signe aux bandits*) et toi-même, tu vas mourir !

LE BRIGADIER.—Je suis prêt !

MANDRIN.—Tu as du courage... c'est dommage ! mais un serment terrible nous lie. Pas de pitié pour nos ennemis... la mort !

LE BRIGADIER.—Frappe donc ! (*Il s'élance sur la pointe du rocher et agite un mouchoir.*)

MANDRIN.—Quoi !... un signal ?

LE BRIGADIER.—Ce signal est celui de ta perte.

MANDRIN (*armant un pistolet*).—Misérable ! (*Il fait feu, le Brigadier tombe.*)

LE BRIGADIER (*mourant*). — Je meurs content, puisque j'ai contribué à délivrer mon pays d'un monstre tel que toi. (*Il meurt.*)

ROQUAIROL (*qui a gravi le rocher*). — Les dragons escaladent la montagne !...

MANDRIN. — Aux armes... Si nous sommes vaincus, le rendez-vous est dans ce souterrain ! (*Il fait jouer le ressort, le rocher s'ouvre ; plusieurs dragons paraissent sur le seuil.*) Trahison !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DE SIMIANE, DRAGONS.

ROQUAIROL. — Aux armes ! trahison ! trahison ! (*Le combat s'engage entre les soldats et les bandits. Ceux-ci sont mis en déroute. Mandrin aperçoit de Simiane et se précipite vers lui. De Simiane renversé va succomber quand il blesse Mandrin d'un coup de pistolet. On se jette sur Mandrin, et après une vive résistance il est fait prisonnier.*)

DE SIMIANE. — Enfin !

MANDRIN. — Perdu !... c'est cet amour qui m'a perdu !

DE SIMIANE. — Tu te trompes, Mandrin, ce sont tes crimes !

RIDEAU.

FIN

Je meurs content,
er mon pays d'un

)
rocher).—Les dra-

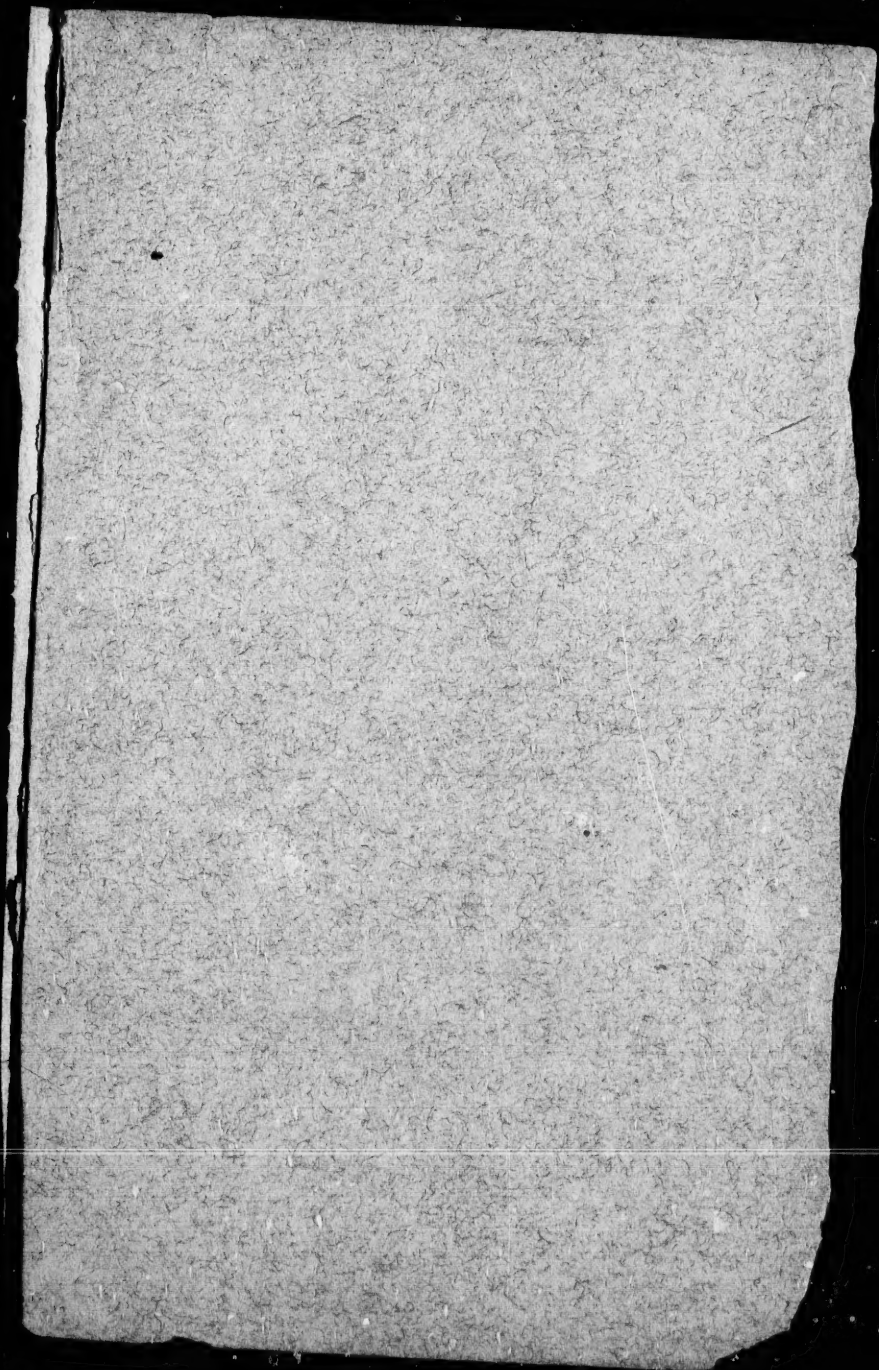
nous sommes vain-
ce souterrain ! (Il
s'ouvre ; plusieurs
Trahison !

, DRAGONS.

ahison ! trahison !
date et les bandits.
Mandrin aperçoit de
De Simiane ren-
esse Mandrin d'un
Mandrin, et après
isonnier.)

et amour qui m'a

, Mandrin, ce sont



PIÈCES POUR JEUNES GENS

PUBLIÉES PAR LE MÊME.

Drames.

LES PIRATES DE LA SAVANE,	5 actes, 50 cts.
LE FORGERON DE STRASBOURG,	5 " 50 "
LA PRIÈRE DES NAUFRAGÉS,	5 " 50 "
LE SONNEUR DE SAINT-PAUL,	5 " 50 "
MICHEL STROGOFF,	5 " 50 "
LES BOUCANIERS,	5 " 50 "
LES NUITS DE LA SEINE,	5 " 50 "
LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT,	5 " 50 "
LE PORTEFEUILLE ROUGE,	5 " 50 "
LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS,	5 " 50 "
LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE,	5 " 50 "
LA BANDE DU CHEVAL-NOIR,	5 " 50 "
JEAN LE MAUDIT,	4 " 50 "
LE CRIME DE MALTAVERNE,	4 " 50 "
LES AVENTURES DE MANDRIN,	4 " 50 "
L'HOMME DE LA FORÊT-NOIRE,	3 " 50 "
ROBERT MACAIRE,	3 " 50 "
CARTOUCHE,	3 " 50 "

Comédies.

L'HOMME À LA FOURCHETTE,	1 acte, 25 cts.
LES TROIS JUGES,	1 " 25 "
UN HABIT PAR LA FENÊTRE,	1 " 25 "
LES FRAYEURS DE TIGRUCHE,	1 " 25 "

M. J. PONTON, COIFFEUR, 50 RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL, possède tous les costumes nécessaires pour la représentation des pièces ci-dessus. Ces costumes seront loués à des prix raisonnables et expédiés par *Express* à tout endroit d'où l'on en fera la demande.

